

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 687. — 11 Juin 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la
poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en
timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation,
toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande
imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : A nos abonnés. — Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Manifestation à Burgos. — Funérailles du roi de Siam. — La pêche à la sardine. — Correspondance littéraire, par M. Edouard Hubert. — Le prix de cent mille francs, par Charles Yriarte. — Une entrevue

avec les deux Robespierre, par Pierre Cœur. — La *Jumna* traversant le canal de Suez. — Salon de 1870, par Ollivier Merson. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante. — Pierrefonds. — Paris à Constantinople. GRAVURES : Manifestation à Burgos en faveur de l'élévation d'Espartero au trône d'Espagne. — Présentation au

nouveau roi de Siam d'une médaille commémorative. — La pêche à la sardine. — Le prix de cent mille francs. — La *Jumna* traverse le canal de Suez. — Salon de 1870 : *La Gorge aux loups*, forêt de Fontainebleau; *Charles IX et Henri de Navarre chez Marie Touchet*. — Etablissement thermal de Pierrefonds. — Echecs et Rébus.



ESPAGNE. — Manifestation à Burgos en faveur de l'élévation d'Espartero au trône d'Espagne. — (D'après le croquis de notre correspondant, M. Carlos Perez.)

A NOS ABONNES

Notre but n'est pas seulement de faire du *Monde illustré* une bibliothèque historique, une revue toujours au courant des faits que l'actualité apporte chaque jour; vulgariser par le dessin, raconter par la gravure, plus pittoresquement et plus exactement encore que par la plume, n'est pas notre unique préoccupation. Nous voulons en même temps faire de cette intéressante collection une œuvre artistique aussi soignée que possible. Aussi n'est-ce pas sans un vif regret que nous avons vu l'Angleterre nous enlever il y a quelque temps, un de nos dessinateurs les plus distingués, M. Godefroy Durand.

Aujourd'hui nous sommes heureux de pouvoir annoncer son retour. M. Godefroy Durand revient au *Monde illustré*; nos lecteurs accueilleront cette nouvelle avec la même satisfaction que nous. Sa précieuse collaboration nous est exclusivement assurée.

Le moment nous semble bien choisi pour rappeler les noms des artistes de talent qui nous prêtent leur concours: MM. Bertrand, Bocourt, Cham, Crafty, Clerget, Deroy, Gustave Doré, Godefroy Durand, Férat, Grandsire, Gustave Janet, Lalanne, Lancelot, Lavée, J. Lix, Morel-Fatio, Henry de Montaut, Edmond Morin, Yan d'Argent, Riekbusch, Desroche-Valnay, Vierge, etc., etc.

Nous aurions à citer encore les littérateurs connus et aimés du public qui veulent bien prêter leur collaboration à la rédaction du *Monde illustré*, nous y reviendrons bientôt.

P. D.

COURRIER DE PARIS

Les étoiles se font rares et quand on en signale une au firmament dramatique, la chronique ne lâche point sa proie. Déjà le nom de la Bozacchi est dans toutes les bouches, les journaux illustrés publient son portrait, sa carte sera demain à toutes les vitrines et la voilà du premier coup en possession d'une réelle célébrité.

Elle ne vient ni de Londres, ni de Moscou, ni de Vienne, ni de Pétersbourg, le paradis des danseuses; elle descend d'un cinquième du passage Saulnier.

Il y a des gens à Paris qui savent tout et surtout ce qui se passe à l'Opéra de l'autre côté du rideau et derrière les portants. Ceux-là assurent que depuis cinq ans M. Perrin, le directeur de l'Académie impériale de musique, couvait cette jeune ballerine; elle avait donc douze ans quand cet artiste l'aurait dévinée; il a choisi ses maîtres, surveillé ses études, et enfin a commandé le ballet dans lequel elle doit débiter.

Le nom est étrange. La Bozacchi, c'est bien là un nom de danseuse, un nom fait à plaisir pour être célèbre demain. Un auteur dramatique, un romancier en quête d'un nom de ballerine n'en voudraient point d'autre, et je dois même dire qu'encore qu'on m'assure que la nouvelle danseuse est italienne, je ne m'étonnerais point qu'en lui apprenant patiemment son art on lui ait fabriqué aussi un nom bien commode, bien euphonique, bien coupé pour la renommée, celui-là est de tout point réussi, qu'il soit l'œuvre de M. Perrin, ou que réellement l'état civil de la jeune fille la désigne ainsi.

Elle paraît donc dans *Coppélia* et le lendemain elle est célèbre. Voilà le grand prestige du théâtre, son immense avantage. Les chutes y sont éclatantes, mais les succès sont prodigieusement rapides. Là, pas de luttes, pas de grades gagnés à la pointe des ut-dièzes ou des jetés-battus. *Coppélia* entre en scène pour la première fois, elle s'anime, elle sautille, elle voltige, la salle s'étonne, elle admire, elle éclate en bravos, on acclame le nouveau prodige, et le soir, dans les salons, dans les cercles, dans les coulisses, le livre d'or de la scène compte un grand nom de plus.

Quand la diva nouvelle, ou la ballerine, ou l'étoile a dix-sept ans, de la grâce, de la beauté et des vertus, ce public élégant de l'Opéra qui n'est pas très-

rigoriste et ne demande pas toujours à ses idoles un certificat de moralité, se prend d'une sorte d'affection chaste pour celle qui le charme, il l'adopte, la protège, n'a pour elle que des bravos et des fleurs, et l'enfant gâté de ce public exquis entre en scène avec la sécurité que donne la confiance et la certitude de se savoir aimé.

Nous voulions voir la Bozacchi, c'était même indispensable pour nous; nous l'avons vue, c'est une jolie personne brune aux yeux brillants, mince et nerveuse, au teint mat, plutôt grande que petite et de la taille parfaite qui sied à la danseuse. Sa danse est noble et chaste, tout d'abord elle nous a frappé par une certaine grâce décente qui n'appartient qu'aux danseuses de grande race; nous croyons cependant que l'art a encore plus fait pour elle que la nature.

Le ballet de *Coppélia* dans lequel elle a débuté repose sur une idée originale un peu gâtée à la fois par un dénouement banal et qui a le tort grave de dépayser complètement le spectateur.

Le côté particulièrement piquant du rôle de la Bozacchi, c'est qu'elle apparaît au public, un peu surexcitée par une très-longue attente, sous les traits immobiles d'une danseuse automate posée sur une boîte à musique. A la lecture de quelques mots d'un grimoire, la danseuse se lève et accomplit, avec la roi leur propre aux joujoux de Nuremberg, ces gestes saccadés et inconscients des automates, et peu à peu, par un artifice du poème, le mouvement sec, métallique, automatique, perd de sa roideur, et par une gradation qui est un chef-d'œuvre de mimique, passe de l'immobilité de la statue à la vivacité, à la légèreté, au tourbillonnement de la danseuse la plus vive et la plus souple.

La Bozacchi a été exquise dans cette scène, les librettistes ont été bien inspirés et le musicien, Léo Delibes, a été adroit, ingénieux et charmant. Les parodies des airs de boîte à musique, rendus par des pizzicati des instruments à corde, donnent un piquant particulier à cette jolie scène.

On a ménagé la danseuse, elle n'a paru que juste le temps nécessaire pour plaire et pour charmer. Voici une étoile de plus, c'est un fait acquis; maintenant il lui faut un grand rôle, un rôle classique: *Giselle* ou la *Vivandière*.

**

On voit bien que les chroniqueurs ne vont plus à l'Opéra et que les reporters n'y paraissent que rarement. On a bien peu spéculé sur la dernière invention de M^{me} X... et pourtant, tous les soirs d'Opéra, depuis la première du *Freyschutz* et de *Coppélia*, M^{me} X... et son bracelet sont le point de mire de la salle.

Vous savez jusqu'à quel point la dame à la livrée vert-bouteille et argent, dont tout Paris connaît les diamants invraisemblables et le luxe extraordinaire, est célèbre des Champs-Élysées au boulevard des Italiens.

Comment l'ignorerait-on, en effet? Elle est jeune, elle est jolie; elle apparut un beau soir dans sa loge entre les colonnes, couverte de pierreries dignes d'une reine, et personne ne la connaissait il y a quelques années à peine.

Ses écuries sont si splendides qu'on distribue des cartes pour les visiter; sa Daumont, les jours de courses, n'a de rivales comme tenue, comme *chic*, et, disons-le, comme goût parfait, que les Daumont de la cour; son hôtel est inouï, sa table exquisite, et ses toilettes, au dire des femmes du monde qui les voient, encore inédites, dressées sur les mannequins dans les magasins de Worth, sont des rêves d'élégance.

Elle a tout épuisé comme moyens d'effet à produire sur le public, et on se souvient encore de son apparition dans sa loge (car il est à remarquer qu'on ne la voit pas dans le monde, et que l'Opéra et le Bois sont les seules occasions qu'elle ait de se produire), portant au cou une parure estimée huit cent mille francs et venant, dit-on (mais ceci je ne le crois pas) d'un écrin royal.

Que faire de plus, à moins d'acheter les diamants de la couronne de France, le Régent ou le Sancy? On sait, du reste, qu'ils ne sont pas à vendre.

Eh bien! si, il y avait quelque chose à faire.

Cette dame a fait son entrée l'autre soir à l'Opéra,

les bras nus, ayant pour tout bracelet... quoi? je vous le demande.

Un serpent!

Un serpent! vous voulez rire?

Oui! un serpent, un vrai serpent, non pas sans doute un de ces monstres que les pythoïsses roulaient autour de leur bras, mais enfin une couleuvre, qui, agrafée au poignet et la queue nouée autour de la tête, semblait un de ces bracelets antiques sculptés par quelque artiste pompéien pour une matrone romaine.

Tout d'abord, personne n'a fait attention à ce singulier ornement. Comme les lorgnettes vont leur train dès que cette dame entre dans sa loge, — les lorgnettes d'hommes ayant pour objectif la femme elle-même qui est élégante, sobre de tenue et d'un joli visage; — les lorgnettes des femmes, parce que la mise est toujours remarquable et les diamants splendides, quelques personnes peu distraites, et qui ne se méprennent point sur les choses, ont remarqué cette ligne noire au poignet, et l'attention que la dame prodiguait à cet excentrique bijou. Peu à peu, en suivant consciencieusement avec la jumelle, on a vu le bracelet se dérouler et grimper jusqu'au coude, se roulant autour du bras à la hauteur de la saignée; un instant après il fermait le bras à la hauteur où s'arrête la manche de la robe; enfin, bientôt il disparaissait caché dans les deux mains de la spectatrice qui n'avait d'yeux, de soin et d'attention que pour son singulier bijou.

Et bientôt, le bruit courut de loge en loge.... : « M^{me} X... a pour bracelet une couleuvre. — Prenez la lorgnette et regardez... Il bouge, il rampe, elle le noue à son gré, elle le réchauffe dans ses mains, elle l'évente avec son éventail, elle le caresse, elle lui parle. »

Bref, le *Freyschutz* un instant a eu tort, et l'Empereur lui-même s'est penché en dehors de sa loge pour regarder l'aspic de M^{me} X...

Le nom de Cléopâtre était sur toutes les lèvres, de sorte que César lui-même était intrigué, comme vous pensez bien.

Le bruit, comme une calomnie, a couru de proche en proche, des fauteuils à l'amphithéâtre, de l'amphithéâtre aux loges, des loges aux cintres. Tout le monde se passait la lorgnette et madame la marquise de Gallifet, dans sa baignoire était désolée de ne pouvoir suivre les péripéties. Ces messieurs de l'Union n'en revenaient pas, ceux du Jockey là-bas, si loin dans leur avant-scène, distinguaient fort mal et venaient faire des visites intéressées aux loges du second étage qui ne comprenaient pas du tout pourquoi elles étaient si en faveur.

Enfin il a fallu que la Bozacchi paraisse pour qu'on revint à la scène, tellement l'intérêt était vif.

Maintenant on s'y est fait, c'est une chose courante et l'aspic est accepté, il a été un instant le lion de l'Opéra, il a battu *Bigarreau* du Derby, puis on s'y est habitué et il passait hier presque inaperçu.

Si vous voulez le voir, rien n'est plus simple, tous les soirs la dame le porte, il paraît qu'elle a pour lui des attentions pleines de délicatesse, elle le nourrit elle-même, avec du lait, et ne le quitte jamais. Quand je dis jamais... Il doit bien y avoir des moments... Mais enfin je veux dire que c'est une intimité absolue.

Une fois le serpent usé, ce sera difficile d'aller plus loin.

La princesse B... venait bien à l'Opéra avec un chat et madame de M..., que nous avons tous connue, un soir où elle avait pris une entorse en montant en voiture pour aller à l'Opéra, plutôt que de perdre une soirée à laquelle elle tenait, poussa l'amour du monde et la soif du plaisir jusqu'à se faire leger dans sa loge un sceau d'eau glacée dans lequel elle garda le pied pendant deux actes, tout en montrant au public ses belles épaules et son joli sourire: c'était excentrique et d'un mondain presque fou, mais on n'avait point encore employé l'aspic.

Tout l'honneur en revient à madame X... qui l'a inventé.

Il y a des plagiaires partout, voilà madame Blanche d'Antigny qui a commandé un boa à un de ses amis du Brésil.

**

M. Amédée Achard, dont on connaît le talent

élevé, et qui est doué de la fine observation des mouvements du cœur, vient de donner au public un volume composé de deux nouvelles : le *Serment d'Hedwige* et *Madame de Nailhac*.

Cette *Madame de Nailhac*, si je ne me trompe, a déjà tenu en suspens les lectrices de la *Revue des Deux Mondes*, et obtenu dans ce recueil, si hautement littéraire, le succès que méritait une œuvre aussi délicate. Quant au *Serment d'Hedwige*, c'est plus qu'une nouvelle, cela a l'envergure du roman; le beau caractère passionné d'Hedwige se développe dans un milieu ardent; pas de péripéties vulgaires, la plus délicate observation des choses du monde et le style sobre et ferme particulier à l'auteur de *Maxence*, *Humbert* et des *Coups d'épée* de M. de la Guerche.

**

La marquise de Boissy, la fameuse *Giaccolini* de lord Byron, qui, l'an dernier, avait publié deux volumes pour venger le grand poète des amertumes de ses détracteurs, présente aujourd'hui au public les *Mémoires du marquis de Boissy*, document curieux, un peu décousu, mais plein des aperçus les plus piquants, des réflexions les plus spirituelles et qui, à tout prendre, fait aimer ce singulier homme politique, français jusqu'au bout des ongles, anglophobe dans le sang, patriote par essence, et, par-dessus tout, homme d'esprit et de cœur encore qu'un peu étrange. Une lettre discrète de la marquise précède ces mémoires et en laisse tout l'honneur et toute la responsabilité au marquis lui-même.

Une autre publication destinée à combler une lacune, *Mesdames de France, filles de Louis XV*, par Edouard de Barthélemy, va solliciter aussi l'attention des lecteurs sérieux.

On se demande ce que sont devenues dans l'histoire ces filles de Louis XV; le bien-aimé en eut huit; deux moururent au berceau, des six autres, une seule se maria, et elle mourut après avoir mené une vie précaire au milieu des splendeurs de la cour. Mme Henriette disparut de bonne heure; Mmes Sophie et Louise (qui était carmélite) moururent quelque temps avant la Révolution française. Seules, Mmes Adélaïde et Victoire assistèrent au renversement de la monarchie, et, après avoir couru de grands dangers, échappèrent à l'échafaud et moururent à Trieste.

C'est une œuvre consciencieuse, écrite sur des documents inédits et qui côtoie la grande histoire.

**

Attendez-vous à voir de nouveau surgir la question Carpeaux. Cette question a eu trois phases : le groupe de l'Opéra avant la tache, — pendant la tache — et après la tache.

Le groupe est bien décidément condamné et sera remplacé par une nouvelle œuvre de M. Gumery, un élève de Rome, un beau talent, l'auteur du monument funèbre de la duchesse d'Albe, sœur de l'Impératrice. Cette substitution n'ira pas sans contestation; on trouve déjà ici et là, dans certains groupes d'artistes et même de gens du monde, que c'est en user un peu cavalièrement avec un homme de la valeur de M. Carpeaux, dont le buste de Mlle Fiocre, la danseuse de l'Opéra, qui figure à l'exposition de cette année, atteste une fois de plus l'admirable talent.

Je sais bien que l'homme lui-même n'est peut-être pas aussi entraînant que son talent, mais enfin c'est bien dur, en matière d'art, d'avoir à compter avec des scrupules étroits et des criaileries ultrapudiques.

C'est une grande œuvre ce groupe, et dans un siècle, si nous étions là, nous pourrions entendre le pompeux éloge qu'en feront nos neveux.

La *Danse* de M. Gumery, qui ne comporte que trois figures, serait, dit-on, plus calme, moins bachique et d'un goût décent qui satisfera les gens les plus scrupuleux en matière de jetés-battus.

**

Le jour de demain est une date solennelle pour Paris — le grand prix de cent mille francs ! — C'est de toute l'année le moment le plus brillant pour nous, et le mois de juin est souvent exquis à Paris. De-

main on partira dans ses terres, mais tout le monde est encore ici, étrangers et provinciaux sont venus pour ce fameux jour qui est devenu un rendez-vous et une échéance.

Nous avons cette année escompté le résultat de demain. Le grand prix est devenu un *Tableau de Paris*, nous avons chargé Crafty, l'humoristique dessinateur, l'observateur sarcastique, de dessiner l'aspect de la grande pelouse en ce jour solennel et nous avons livré à sa verve railleuse les deux pages du milieu du journal. Nous-même, nous avons voulu commenter, non pas le dessin lui-même, mais la fête, dire l'esprit de cette institution, peindre ses aspects, fixer pour l'étranger le caractère et le mouvement de cette exceptionnelle réunion.

Que ce soit *Bigarreau* ou *Kingcraft* qui gagne, à vrai dire, nous nous en soucions peu, là n'est pas pour nous le vrai point important. Ce qui nous importe, c'est la réunion elle-même, le coup d'œil unique, la fête parisienne qui, d'année en année, va prenant plus d'importance. En ce moment les généalogistes du Sport, pleins de la gravité de leur mission, viennent de découvrir que *Bigarreau*, le vainqueur du Derby français, dont le nom est dans toutes les bouches — j'entends les bouches des parieurs ou des sportmen — et *Kingcraft* le vainqueur du Derby anglais descendent par leur mère de la même souche. Tel, quand un soldat heureux conquiert un trône, on s'empresse de trouver des aïeux illustres et des héros dans son obscure généalogie.

Quelle que soit notre bonne volonté, nous ne saurions vous dire le vainqueur de demain et si nous le savions à coup sûr, c'est une prescience qui nous rapporterait une fortune, car les paris, cette année, sont, dit-on, aussi frénétiques que l'année où *Gladiateur* à M. de Lagrange remporta la victoire sur les chevaux anglais.

**

Le *Figaro* a publié cette semaine un assez curieux article intitulé « M. Emile Ollivier et la croix d'honneur. » Cet article, qui n'attaque qu'un côté de la question, touche à un sujet fort délicat, mais qu'on peut aborder la plume haute.

« Par le monde, dit l'article (signé A. Duplessis), il se raconte de nouveau que S. Exc. M. Emile Ollivier, garde des sceaux de France et chef du cabinet plébiscitaire de 1870, vient à nouveau de refuser les insignes de la Légion d'honneur. »

Est-ce exact ? ne l'est-ce point ? Je l'ignore, mais le signataire, en ne voyant dans un refus qui n'est qu'une hypothèse, mais que je veux bien admettre comme un fait, un mépris des honneurs légionnaires et un dédain pour la plus démocratique des décorations, se trompe évidemment. Accuser le ministre en n'acceptant point les insignes de l'ordre, de « jeter la défaveur sur ce signe conventionnel, sur cette croix d'honneur qui s'attache indifféremment à la blouse de l'ouvrier et aux broderies des hauts fonctionnaires, » c'est faire parler un homme qui se tait, et lui prêter des pensées qu'il n'a probablement jamais eues.

Le fait est multiple, et voici quelques considérations que nous présentons au public. Comme garde des sceaux, M. Emile Ollivier est non point grand chancelier, mais grand maître de l'ordre (j'ignore le titre officiel), c'est lui qui fait les présentations dans la Légion d'honneur. Le fait, anormal j'en conviens, qui se présente immédiatement, le voici : M. Emile Ollivier n'est membre à aucun degré de l'ordre dont il est pour ainsi dire le dispensateur.

Pourquoi un homme, à coup sûr des plus éminents comme jurisconsulte, comme orateur, comme homme politique, n'est-il point chevalier de l'ordre, la réponse est naïve. M. Ollivier, on ne l'a point oublié, faisait partie des *Cinq* qui constituaient le noyau de l'opposition, et eût-il été à la fois Eschine, Démosthène et Cujas ou Dumoulin, il était en dehors des distinctions accordées par un gouvernement qu'il combattait avec vigueur et avec loyauté. Les années se sont écoulées, la situation politique a changé, les idées de M. Ollivier qu'on regardait comme subversives ont paru au contraire conformes à l'esprit du temps, l'Empereur lui-même avait écrit la lettre du 19 janvier, et le rapprochement s'étant fait entre le souverain et le garde des sceaux actuel, ce dernier, à la rigueur, aurait pu accepter

une marque de distinction qu'on ne lui a d'ailleurs probablement pas offerte alors.

Mais il ne faut pas oublier que ces démonstrations ne sont point des faits isolés; on leur accorde une signification publique. Le nom de M. Emile Ollivier au *Moniteur*, comme chevalier de l'ordre, c'était tout un programme libéral, au même titre qu'on a cru voir un programme réactionnaire dans la nomination de M. le baron Jérôme David au grade de grand-officier de l'ordre, ce qui déterminait la fameuse lettre de M. Schneider. Donc, c'était se déclarer, et c'était compromettre M. Ollivier vis-à-vis de son parti, qui a inscrit dans son programme, à l'état latent, mais d'une façon effective cependant, la renonciation à ces distinctions extérieures.

Une fois ministre, devenu l'homme de la situation, le personnage le plus important de l'Etat, après le Souverain, est-ce que M. Ollivier n'avait pas en lui-même une illustration bien autrement éclatante, et le ruban de chevalier ou la rosette d'officier ajoutait-elle quelque chose au mérite ou au prestige de l'homme qui traitait de puissance à puissance avec les plus illustres, qui avait pour convives les ambassadeurs, les chevaliers de la Toison d'or et de l'Annonciade ?

Si, au mépris de toutes les règles, de toutes les lois, on l'avait dispensé des stages réglementaires en le faisant d'un coup commandeur ou grand-officier, n'avait-il pas encore à côté de lui de simples députés comme M. Dupuy de Lôme, des généraux en retraite, des membres du conseil privé, réduits à l'inaction, comme M. de Persigny, qui lui étaient encore supérieurs par le rang dans l'ordre de la Légion; et la supériorité qu'on voulait lui rendre ne devenait-elle pas, au contraire, une marque d'infériorité ?

De ce côté-là, il n'y avait donc qu'une solution, le nommer du premier coup grand-croix de l'ordre et chercher un précédent dans l'histoire pour légitimer cette exception que ni le talent de M. Guizot, ni l'éloquence d'Odilon Barrot, de M. Billault, ou de M. Rouher n'avaient pu motiver.

Mais les voyez-vous alors, les ennemis, les adversaires politiques ?

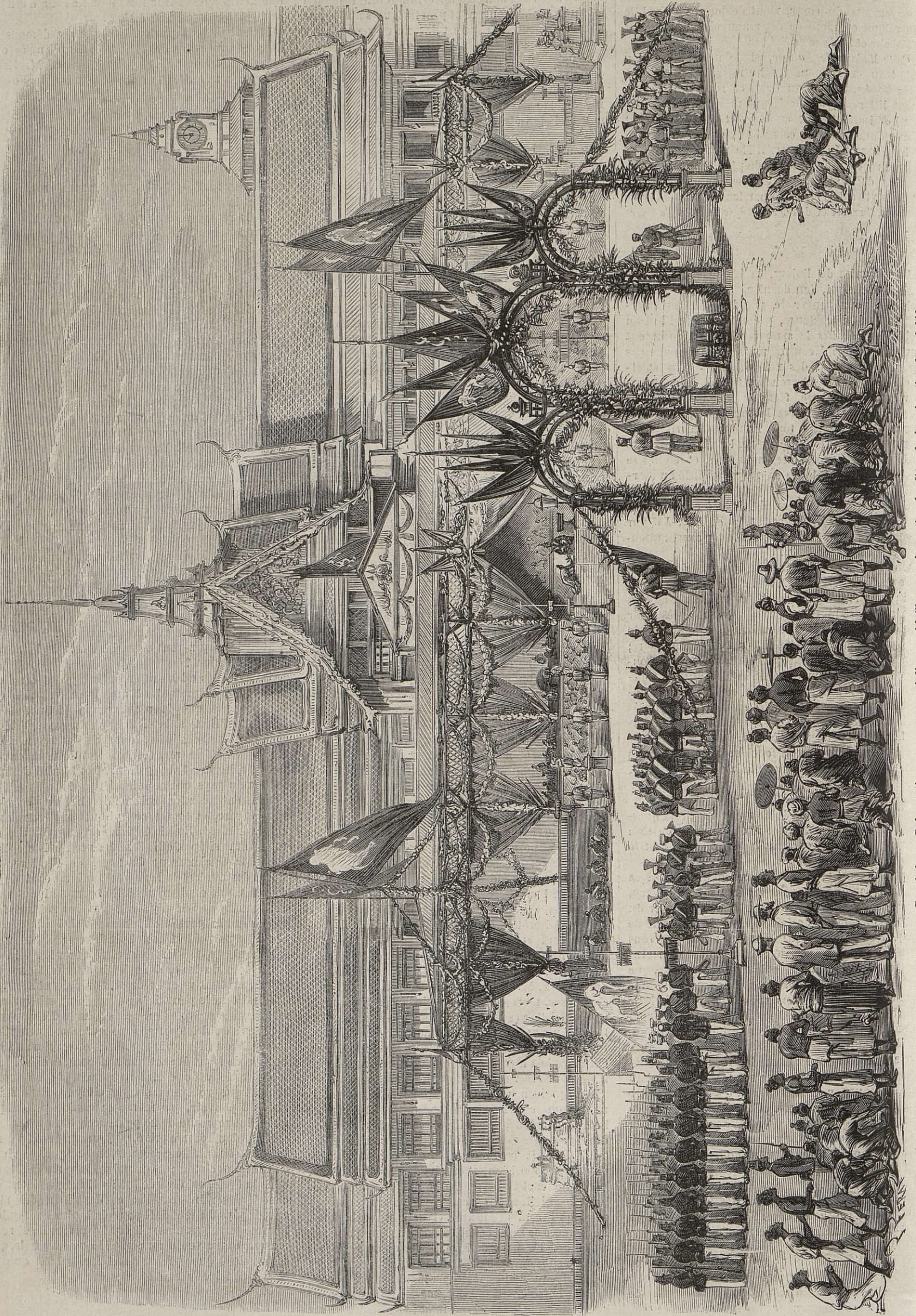
« Vanité ! ambition ! enfantin appétit des honneurs ! nature mesquine ! ambitieux vulgaire qui ne sait pas que la plus grande distinction de l'homme d'Etat est la distinction du cœur, l'élévation de l'âme, des idées, le mépris des dignités, des marques extérieures, des hochets ! Il veut tout du pouvoir, hormis l'abnégation, et la faculté de faire le bien du pays, qui ne lui suffit pas ! »

Vous entendez tout cela d'ici; eh bien, ce n'est rien encore, et toutes ces raisons sont des raisons accessoires. M. Emile Ollivier est ce qu'on appelle un homme simple, et il l'est dans toute l'acception du mot; il a horreur du faste, de l'étalage, du train, des livrées, de la représentation, c'est de ce côté-là un de ces hommes d'Etat comme il en existe en Amérique. S'il n'y avait pas des raisons formelles qui exigent le costume officiel, il eût, de tout temps, conservé le frac noir égalitaire; et son meilleur bonheur, il le trouve dans sa famille, loin du bruit, loin du luxe, dans les habitudes d'une vie calme, méditative et exempte de représentation.

Il quittera le pouvoir un jour, je ne sais quand; ce jour, il le prévoit (qui sait s'il ne le désire pas!), et il faut qu'il le quitte, sans autre compensation que celle du bien qu'il a pu faire ou qu'il a eu l'intention de faire. Il faut que son nom éveille l'idée d'abnégation, de désintéressement, de renonciation, et que, redevenu simple citoyen, il ne doive rien au pouvoir, pas même ce cordon platonique qu'on lui reproche de ne point accepter.

Redevenu homme privé, toujours éminent par ses talents, son caractère gagnera encore quelque chose à cette renonciation; et, quand on le verra confondu dans la foule, on dira de lui : « Il fut président du conseil des ministres, il a eu dans l'un des plus grands pays du monde le pouvoir le plus haut qu'un homme puisse assumer; il était pauvre, il est resté pauvre, et n'a voulu du pouvoir que ses périls, que ses soucis et que la faculté de faire le bien qu'il a essayé de faire suivant sa conscience. »

CHARLES YRIARTE.



ROYAUME DE SIAM. — Bangkok, — Présentation au nouveau roi d'une médaille commémorative des fêtes de la crémation du roi défunt.

ROYAUME DE SIAM. — Bangkok. — Présentation au nouveau roi d'une médaille commémorative des fêtes de la crémation du roi défunt.



FRANCE. — La pêche à la sardine en Bretagne. — La bénédiction de la mer au départ des pêcheurs.

Pronunciamento de la ville de Burgos

EN FAVEUR D'ESPARTERO ROI

L'Espagne se fatigue du provisoire gouvernemental qui dure depuis bientôt deux ans.

Les Cortès d'un côté, la population de l'autre, se décident à aborder la question capitale pour un pays monarchique, l'élection du roi.

Pendant que les députés discutent l'amendement de M. Roja-Arias, exigeant, pour la nomination du monarque, la majorité absolue du Parlement, la ville de Burgos, qui n'y va pas par trente-six chemins parlementaires, proclame roi le vieil Espartero, ce soldat heureux qui naquit dans un atelier de charbon, et que son brave artisan de père destinait à la prêtrise.

Déjà, au mois de mai de l'an dernier, le député M. Garrido avait proposé aux Cortès la royauté d'Espartero.

Ah! c'est que l'ermitte de Logrono jouit, en Espagne, d'une popularité à nulle autre pareille. Le vieux général a mis soixante-dix-huit ans à l'acquiescer et il a pris soin de la bâtir à chaux et à sable.

A seize ans, il jetait aux horties le froc qu'on voulait lui faire endosser, et s'enrôlait dans le *bataillon sacré*, ce corps d'étudiants qui se leva pour repousser, en 1808, l'invasion française. Le pays du Cid n'a pas oublié ce début patriotique.

Après la paix européenne de 1815, Espartero part pour l'Amérique du Sud en qualité de chef d'état-major du général Pablo Morillo, devient lieutenant-colonel en 1817, colonel en 1822. Deux ans plus tard, il revient en Espagne, apportant avec lui la fortune considérable qu'il a faite au Pérou, fortune dont il double le chiffre par son mariage avec la fille de Santa-Cruz, un des riches propriétaires de Logrono.

La richesse et la notoriété militaire lui ouvraient la carrière politique. Sa jeune ambition l'y jette au moment où Ferdinand VII décrète l'abolition de la loi salique. Il se déclare en faveur d'Isabelle, qu'il défend contre les entreprises des carlistes, et qui le fait successivement commandant général de Biscaye, maréchal de camp, et lieutenant-général. Il sauve deux fois Madrid, menacée d'abord par les bandes carlistes, et la seconde fois par don Carlos lui-même. Il repousse le prétendant au delà de l'Ebre, enlève les hauteurs de Lucana, dont il est créé comte, débloque Bilbao et bat Negri.

Cette brillante campagne lui vaut le titre de grand d'Espagne de 1^{re} classe et celui de *duc de la Victoire*.

Un autre lieutenant de don Carlos, Cabrera, fait une nouvelle tentative. Espartero marche contre lui, l'écrase et rentre en triomphateur à Madrid, après avoir imposé à Marato la fameuse convention de Bergara, qui force don Carlos à quitter l'Espagne.

Marie-Christine, avec peu de gré, mais cédant à beaucoup de force, se défait de la régence en sa faveur, le 8 mai 1841. Maître du pouvoir, Espartero le défend énergiquement, et contre les carlistes et contre les républicains. Ses rigueurs se font surtout sentir à Barcelone, qui, excitée par O'Donnell, se soulève deux fois en faveur de Christine. La première fois il fait fusiller le général Diego Léon, la seconde il bombarde la ville.

La Catalogne, l'Andalousie, l'Aragon et plusieurs provinces se soulèvent contre sa régence et sa manière de l'exercer. Narvaëz se met à la tête des insurgés, qui entrent dans Madrid et forcent Espartero à s'embarquer à Cadix pour l'Angleterre. Il est exilé et dépouillé de tous ses titres, qui ne lui sont rendus qu'en 1848, avec l'autorisation de rentrer en Espagne. Il s'enferme six ans dans sa retraite de Logrono, jusqu'au moment où Isabelle II cherche à retremper le prestige de sa royauté qui s'en va dans la popularité du vieux général. Il rentre en 1854 aux affaires, comme président du conseil et généralissime des armées nationales. D'abord uni avec O'Donnell, il est ensuite obligé de lui céder la place de ministre président. Il semble alors dire adieu aux affaires publiques, et se retire dans ses belles propriétés de Logrono. Il ne rompt avec son inactivité politique que pour envoyer son adhésion au gouvernement provisoire sorti de la révolution de septembre 1868.

Il y a quelques jours encore, Espartero recevait dans son village une députation chargée de sonder ses intentions au sujet de sa nomination possible à la royauté. Aujourd'hui, c'est le pronunciamento de la ville de Burgos qui voudrait lui forcer la main.

L'Espagne, de Cadix à Saint-Sébastien, suivra-t-elle le mouvement imprimé par Burgos?

La Péninsule va-t-elle fêter l'anniversaire de la révolution de septembre par le cri de : Vive le roi Espartero?

Je vous le dirai après le *Moniteur universel*.

LÉO DE BERNARD.

FUNÉRAILLES DU ROI DE SIAM

Au royaume de Siam, le peuple juge ses rois après leur mort. L'éclat des fêtes qui suivent la cérémonie funèbre, accomplie suivant le rite bouddhiste, est toujours proportionné au degré d'estime et d'affection dans lequel les sujets tenaient leur souverain.

Le dernier roi de Siam a eu des funérailles d'une magnificence inouïe. Les fêtes funèbres célébrées après la crémation ont dépassé tout ce qu'on avait vu en ce genre. C'est assez dire que le monarque défunt était adoré des Siamois.

La dépouille royale a été réduite en cendres sur un bûcher construit au centre de Bangkok, la capitale. Ce bûcher, nommé *mène*, fait de bois précieux et odorant, et auquel la reconnaissance pieuse avait donné la forme d'un temple bouddhiste, était de cent mètres de haut. Il était décoré de feuilles de *lotus*, la fleur consacrée à Bouddha, et de tentures blanches sur lesquelles étaient représentés les anges, les démons, les personnages et les animaux fantastiques de la théogonie nationale. Un autel gigantesque, élevé au centre, est destiné à recevoir la grande urne d'or dans laquelle se trouvent les restes du roi mort.

Pendant les sept jours qui précèdent la cérémonie de la crémation grande largesse est faite au peuple. Le premier roi ou un grand dignitaire jette à poignée, du seuil du pavillon royal, des bagues d'or et de petites fleurs en métal ciselé, des pièces de monnaie d'or et d'argent, renfermées dans des citrons que se dispute la foule.

Le grand personnage chargé des munificences royales lance aussi au milieu du peuple des billets sur lesquels sont inscrits les noms de divers objets, ustensiles, meubles, barques et maisons. C'est une tombola royale en plein vent. Celui qui est assez heureux pour attraper au vol un de ces billets n'a qu'à se présenter au trésorier de la couronne, qui lui remet ses titres de propriété ou la valeur en argent de l'objet gagné.

Durant sept jours et sept nuits avant, et durant trois jours et trois nuits après la crémation, un immense buffet a été établi près du monument funèbre. Tous ceux qui se présentaient étaient royalement traités gratis.

Le grand jour arrivé, la dépouille royale arrive portée sur le char funèbre et suivi du grand prêtre du royaume, du premier roi et du deuxième roi vêtus de blanc, la tête nue et rasée. L'urne funéraire est placée au sommet du mausolée, et, au signal donné par un coup de canon, le premier roi met le feu au bûcher. L'embrasement commence et chaque assistant, en observant rigoureusement l'ordre hiérarchique, vient jeter dans les flammes une bougie de cire allumée.

Le lendemain, le grand prêtre, qui a recueilli les cendres dans une pièce de mousseline blanche, les dépose sur un plateau d'or, puis, montant sur une barque de cérémonie, l'officiant descend le *Ménam* et lance ces cendres dans les eaux du fleuve.

La série des fêtes funèbres s'est terminée par une grande revue des troupes siamoises. Après la revue, l'armée voulant donner au souverain actuel un témoignage de son dévouement, lui offrit, par l'intermédiaire de son général Phra-Nai-Way, une médaille commémorative. Ce dernier épisode des funérailles fait le sujet de notre gravure dont les éléments ainsi que ceux de cet article, nous ont été gracieu-

sement fournis par M. Gréhan, consul général de Siam à Paris.

MAC VERNOLL.

LA PÊCHE A LA SARDINE

Le printemps ne produit pas que des roses, des asperges et des petits pois; il donne aussi des sardines, et c'est fort heureux pour les habitants de nos côtes, qui ne sont ni fleuristes ni maraîchers.

Alors que le soleil devient fécond, les sardines sentent le besoin de devenir fécondes, et elles commencent au mois de mai une ponte qui ne finit qu'en octobre ou novembre.

Pendant cette période de reproduction, ce petit poisson, qui d'ordinaire séjourne sur les grands fonds du large, s'approche du rivage pour y déposer ses œufs.

Et c'est fort heureux que la destruction de la sardine soit une ressource pour nos populations maritimes, car, d'après certaines fortes têtes statisticiennes, il est sûr que si on laissait croître et multiplier sans empêchement ce poisson, l'Océan serait comblé du produit de sa fécondité. Il ne resterait pas une goutte d'eau pour le plus petit madrépore.

Le moment de la ponte est celui que les pêcheurs de notre Bretagne choisissent pour le prendre dans leurs filets. Pour les marins de Belle-Isle, du Croisic, de Port-Louis, de Groix, de Douarnenez, la pêche de la sardine est une récolte qui les fait sortir de l'engourdissement dans lequel l'hiver les a tenus cinq mois durant.

Les apprêts sont une grosse affaire. Hommes, femmes et enfants en prennent chacun leur part. Les bateaux, une fois grésés et parés, on pense au départ; mais avant de jeter les filets, et pour se rendre la Providence favorable, on invoque la protection divine. L'ouverture de la pêche est précédée toujours de la bénédiction de la mer et des barques. La cérémonie se fait en pleine mer, à quelques lieues de la côte, et l'officiant est choisi parmi les ecclésiastiques de la hiérarchie supérieure. Ce spectacle, curieux et imposant, est celui que reproduit notre gravure.

La messe dite, l'équipage de chaque bateau prend de l'eau bénite, fait le signe de la croix et récite l'oraison dominicale.

La pêche commence.

Le soir venu, on retire les filets, dans lesquels sont enmassées 5 ou 6,000 sardines. C'est là une pêche ordinaire; mais on a vu des barques rentrer au port qui en avaient pris jusqu'à 30,000. Durant la pêche, des caboteurs surveillent les bateaux, et dès que le poisson donne, ils font marché avec les pêcheurs, embarquent les sardines, qu'ils vont vendre fraîches dans toutes les villes du littoral : Nantes, la Rochelle, Bordeaux. De là, ce petit poisson, qui ne vient jamais bien grand, se disperse dans les localités de l'intérieur par voie de chemin de fer.

C'est le moment aussi où les grands établissements de conserves font leurs provisions. Ils achètent la sardine, la pressent dans des boîtes en fer-blanc, après l'avoir préalablement noyée dans un bain d'huile d'olives.

Autrefois, la fabrication de la sardine pressée et salée avait une très-grande importance. Elle absorbait à elle seule la presque totalité des produits de la pêche. Aujourd'hui, cette industrie est dans le marasme. Des quinze établissements qui animaient le Croisic, il n'en reste pas un seul; on en trouve à peine quelques-uns à Port-Louis, à Groix, à Belle-Isle. Douarnenez et Concarneau ont conservé la spécialité de cette préparation. La conservation de la sardine dans l'huile a détrôné la salaison. Elle a pris un énorme développement, et, grâce à cette transformation, la richesse générale s'en est accrue. Il y a eu déplacement, voilà tout, mais c'est toujours la sardine qui fait les frais du négoce et de la récolte, qui apporte un peu de bien-être aux populations maritimes de nos côtes occidentales.

MAXIME VAUVERT.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE ⁽¹⁾

A. M. le directeur du MONDE ILLUSTRÉ

Vous me demandez quelques notes sur les livres du jour.

Vous les demandez aussi brèves, aussi serrées que possible, d'abord parce qu'on publie beaucoup, et aussi parce que vous voulez que le *Monde illustré* n'omette rien, sans excéder les limites naturelles d'un cadre qui ne laisse pas, il faut bien en faire l'aveu, grande place à la critique.

Pour consoler mon amour-propre en prévenant toute velléité d'envahissement, vous me rappelez la correspondance de Beyle. Vous me faites remarquer le peu de lignes dont il se contentait en pareil cas.

Ainsi ferai-je, ou plutôt ainsi essayerai-je de faire, dès aujourd'hui, sous l'invocation de l'esprit inimitable qui m'est proposé pour modèle.

La librairie est aujourd'hui remise des émotions plébiscitaires qui l'ont troublée quelque peu. Pour un moment, tout a été aux brochures qui ont formé une assez belle ligne de bataille depuis la grande brochure de M. de La Guéronnière jusqu'à la toute petite brochure de M. Paul Boiteau.

Je dois constater que la question de l'infaillibilité papale fait toujours noircir beaucoup de papier. Le dernier volume en date, *Le concile du Vatican*, propose prudemment de renvoyer toute solution à une époque indéterminée.

Si nous commençons par la sérieuse histoire, je salue le *Sixte-Quint* du baron de Hübner, qui pèse son poids de pièces justificatives cueillies dans les chancelleries où ce représentant de la diplomatie autrichienne a nécessairement trouvé toutes les portes ouvertes.

Je ne saurais omettre les *Mémoires du marquis de Boissy*. — Mémoires sur le marquis et non du marquis, disons-le en passant. Présentés d'ailleurs par sa veuve et rédigés par son secrétaire, ce qui est assurément quelque chose. Peu de souvenirs personnels, beaucoup de politique, beaucoup trop. Ce serait le cas de retourner contre l'auteur un mot que la préface lui prête : « L'Empereur ne m'a pas mis au Sénat pour être un chloroformeur de plus. » Si M. de Boissy a réveillé jadis le Sénat, je crains fort qu'il n'assoupisse aujourd'hui son public.

J'aime encore mieux les *Souvenirs intimes sur Talleyrand*, en attendant les vrais, ceux qui se font si longtemps attendre. Sachons gré à M. Amédée Pichot de nous avoir ménagé cette poire pour la soif. Après le *Talleyrand* de Bulwer, traduit par M. Georges Perrot, après le *Talleyrand* de Sainte-Beuve, article devenu livre comme tous ceux du maître, on acceptera le *Talleyrand* Pichot, véritable arsenal où se trouvent réunies toutes les historiettes favorables ou défavorables au prince de la diplomatie.

Nous avons aussi deux *Waterloo*; c'est-à-dire deux études sur cette bataille qu'on ne se lassera point d'étudier. L'un de ces *Waterloo* est de M. le prince de La Tour d'Auvergne, l'autre est le fruit des conférences du colonel Chesney, professeur à l'école militaire anglaise de Sandhurst. Ennemi de Thiers, ami de Charras, enthousiaste de Quinet, M. Chesney réhabilite Grouchy et pulvérise Napoléon qu'il déclare avoir été non-seulement inférieur à Wellington, mais encore au-dessous de tout ce que ses précédents succès donnaient le droit d'attendre de lui.

Si elle était admise, la conclusion serait moins flatteuse pour le capitaine anglais qu'elle n'en a l'air.

Mais revenons aux vivants avec la nouvelle édition du *Dictionnaire des Contemporains* de M. Vapereau, — une quatrième édition sérieuse, refondue et augmentée tout autant que le titre l'annonce, ce

qui n'arrive pas toujours. J'ai vu les collaborateurs à l'œuvre; et ils n'épargnaient ni leur temps, ni leurs peines.

Parmi les publications qui témoignent du zèle incessant des historiens de nos provinces, je ne puis passer sous silence l'Histoire des universités franco-comtoises de MM. Beaune et d'Arbaumont, et surtout l'Alsace noble de M. Ernest Lehr, un splendide recueil que sa saine méthode et ses illustrations bien entendues méritent de faire proposer pour modèle.

Voilà de la vraie et de la bonne décentralisation.

J'en dis autant pour la *Petite Revue des bibliophiles dauphinois* que vient de fonder M. Gariel, bibliothécaire de Grenoble.

Sur le terrain de l'histoire, il convient de signaler un monument de haute curiosité.

MM. Bordier et Emile Mabile, les experts du procès Vrain-Lucas, ont laissé trace de leur mission dans un grand et beau volume qui contient les détails inouis de cette *cause grasse* de l'archéologie. Beaucoup de petits faits bons à connaître ne se trouvent que là; ils sont éclairés et complétés par un véritable album fac-simile de faux autographes; — le premier du genre.

Les questions philosophiques et religieuses continuent à être fort traitées.

M. de Margerie a passé en revue la philosophie contemporaine au point de vue chrétien.

Dans le domaine des sciences, citons une très-consciencieuse étude du docteur Hamy qui reconstitue d'après les documents connus, l'histoire des races antédiluviennes.

Dans le domaine des arts, on peut signaler la publication complète des *Salons* de Burger et de Thoré, — deux critiques incarnés en une seule personne. — C'est une véritable histoire du mouvement artistique de 1844 à 1868. — Un beau portrait de Flammeng.

L'archéologie a eu la bonne fortune d'un livre de M. Beulé sur l'Art grec avant Périclès.

L'art culinaire a seul préoccupé M. Gouffé, dans son *Li re des conserves*, publication de luxe dont la vente égalera celle de son fameux livre de cuisine. Je ne plaisante pas. La cuisine n'a jamais ruiné la librairie.

L'histoire littéraire a été représentée par M. Emile Chasles et par M. Benlœw.

Se reportant aux premiers temps connus, M. Chasles a fait ressortir le rôle de la littérature nationale devant les conquêtes des Romains comme devant celles des Barbares.

M. Benlœw s'est préoccupé de la tradition hellénique, et il a voulu montrer dans son *Esprit de la littérature* jusqu'à quel point nous lui faisons encore honneur.

M. Ludovic Celler ne remonte pas si haut. Il s'en est tenu à la physiologie des types que le théâtre a rendus populaires : Polichinelle, Arlequin, Jocrisse, Mayeux, Cadet-Roussel et Robert Macaire, et aussi Joseph Prudhomme. Il finit par constater que ces classiques du genre n'ont plus la vertu de nous déridier. Si nous ne sommes pas devenus sérieux, nous restons difficilement amusables.

En fait de romans :

Une très-comique étude de mœurs parisiennes, par Champfleury : — *L'avocat trouble-ménage*. — La spécialité de ce praticien est suffisamment indiquée par son titre, il plaide en séparation pour les femmes et grossit au besoin le nombre de leurs adorateurs.

Trois études de mœurs villageoises de M. Theuriet. (Lorraine, Touraine et Angoumois.) — De vraies idylles nationales, charmantes de sentiment contenu et de poésie descriptive.

Un roman satirique et surtout excentrique : *Les femmes huppées*, à conserver précieusement pour les amateurs d'étonnements littéraires. — Ceci ne soit dit que pour la forme. Pour le fond, c'est autre chose. Il paraît que l'auteur (M. Barrand) compte dans l'escadron des cent-gardes de S. M., et les cent-gardes sont des hommes trop accomplis pour ne pas savoir à quoi s'en tenir sur les femmes.

ÉDOUARD HUBERT.

LE PRIX DE CENT MILLE FRANCS

COURSES DE LONGCHAMPS

Cette course a lieu en juin, c'est la quatrième et dernière journée de ce que le Jockey-Club appelle la *Réunion d'été*, et que nous regardons, nous, comme la suite des courses du printemps.

En ce jour solennel pour les sportsmen on court cinq fois. La fameuse course dite *Grand prix de Paris*, est l'avant-dernière. Le grand prix consiste en cent mille francs en espèces, donnés moitié par la Ville et moitié par les cinq grandes compagnies de chemins de fer.

A cette somme viennent s'ajouter les forfaits et les entrées, ce qui peut former un ensemble de cent cinquante mille francs qu'on passe à la caisse du Jockey-Club dans la semaine qui suit la course en un bon sur la Banque de France ou celle d'Angleterre, au choix du gagnant.

L'Empereur ajoute à cette somme un objet d'art, généralement une coupe ciselée qu'on expose devant la tribune impériale.

Il faut noter une circonstance assez curieuse, c'est qu'encore que nous fassions bon marché des aptitudes des Français et de leurs chevaux à ces courses de vitesse, et du goût réel de la nation et de la part qu'elle y prend effectivement, c'est la France qui tient la corde dans cette lutte depuis qu'elle a été fondée. Voici le résultat des épreuves annuelles.

- En 1863 *The Ranger*, à M. Saville, cheval anglais.
- 1864 *Vermouth*, à M. Delamarre, cheval français.
- 1865 *Gladiateur*, au comte de Lagrange, cheval français.
- 1866 *Ceylan*, au duc de Beaufort, cheval anglais.
- 1867 *Fervacques*, à M. de Montgomery, cheval français.
- 1868 *The Earl*, au marquis d'Hastings, cheval anglais.
- 1869 *Glaneur*, à M. Lupin, cheval français.

Après ces quelques détails indispensables, tentons de donner une idée de l'aspect du champ de courses, des tribunes et du pesage.

**

Il y a là trois aspects bien distincts, et chacun d'eux concourt à l'ensemble. D'abord le champ lui-même, la pelouse, où se presse la foule, le public, le peuple, ce qui n'est pas *qualifié*, mais ce qui est bien typique en un semblable jour.

Les voitures peuvent entrer sur la pelouse, mais celles des membres du Jockey, des dignitaires, des étrangers affiliés, n'y entrent point, elles vont, après avoir déposé les turfistes à l'entrée du pesage, se ranger dans les annexes qui donnent accès aux tribunes et occupent un espace énorme, depuis la cascade jusqu'au pont de Suresnes, et jusqu'à la sortie du bois sur le village de Boulogne.

C'est sur la pelouse que stationnent les calèches de ceux qui de celles qui n'ont point leur entrée dans l'Eden du pesage, car ce pesage est un des seuls endroits de Paris où l'on n'entre pas pour son argent. Une censure sévère préside à la distribution de ces cartes qu'on porte ostensiblement à la boutonnière ou au chapeau, que les naïfs laissent encore voir le soir dans les restaurants à la mode. Une femme seule se verrait refuser l'entrée des tribunes du Jockey.

LA PELOUSE

Donc, sur la pelouse domine le demi-monde; dans des voitures de toute sorte, de toute forme : ce sont des coupés légers, doublés des couleurs les plus vives, au fond desquelles ces dames, vêtues d'étoffes claires, reposent nonchalamment. Les victorias coquettes sont semblables à des corbeilles dans lesquelles s'épanouissent les filles à la mode, qui ont fait pour la circonstance des toilettes longuement méditées; des bouquets énormes sur le devant de la voiture, lilas blancs, violettes de Parme, roses d'un rouge vif, font de belles taches qui ajoutent au piquant du tableau, et chacune de ces voitures a son groupe de cavaliers fidèles. Quelques amateurs plongent jusqu'à mi-corps dans les coupés, et

(1) L'administration du *Monde illustré* se met à la disposition des abonnés pour leur expédier franco les ouvrages dont il est rendu compte dans le journal. Adresser toute demande à M. Bourdilliat, 13, quai Voltaire.



PARIS. — LE PRIX DE CENT MILLE FRANCS. — La pelouse de Longchamps pendant la course. — (Dessin de Crafty.)

parlent de tout autre chose que des chances de la course, d'autres voltigent de place en place, passant la revue de tout ce bataillon féminin qui se tient sous les armes. Parmi les femmes, les unes abritées de leurs ombrelles aux couleurs tendres, se dressent sur la pointe des pieds pour suivre les péripéties de la lutte, les autres accusent franchement leur indifférence pour le spectacle, et causent d'affaires sérieuses. Des groupes énormes, très-agités, se pressent autour des agences des poules, représentées par d'immenses voitures munies de grandes enseignes. Les bouquetières vont et viennent, les gamins en blouse bleue offrent du feu aux fumeurs; les industries les plus inattendues sont là représentées. Les vieux amateurs ou les Parisiens, très au courant, n'ont pas dédaigné; traversant la piste, de quitter l'enceinte du pesage pour venir passer leur inspection, donner un coup d'œil à ce monde bariolé, au milieu duquel se sont égarés de grands huit-ressorts de louage où s'entassaient des familles étrangères qui ne sont pas dans le secret des choses de Paris. Celles-ci, composées de marchands de cigares de la Havane et de riches Californiens, rentrent à leur hôtel, bien persuadées qu'elles ont vu, réunies dans ce public extraordinaire, les familles aristocratiques et les femmes les plus élégantes du monde parisien.

Dès que le signal du départ est donné, ce qui forme la foule, la vraie, qui n'a pas d'intérêts sérieux engagés avec ces dames, et n'a pas payé les bouquets qui s'épanouissent sur le devant des victorias, reflue comme une vague et se précipite aux barrières de la piste, grouillante, animée, turbulente, s'écrasant pour mieux voir et formant une haie compacte d'où s'élèvent des clameurs. L'épreuve terminée, après des hurrahs bien nourris, tout ce monde escalade ces mêmes barrières, se répand sur la piste elle-même en gênant la rentrée des chevaux et vient faire une haie nouvelle à l'enceinte réservée, celle du pesage où, plus recueilli, assis comme sur une plage de bains de mer, se tient le tout Paris élégant au pied des tribunes du Jockey.

LE PESAGE

L'aspect général de l'espace compris entre la tribune du Jockey, la tribune impériale et la piste a été souvent comparé à celui qu'offre la plage d'une station de bains de mer. La tribune impériale se dresse au milieu, laissant deux passages pour se rendre au pesage, on a adopté la tribune de droite; celle de gauche serait plus propice, mais c'est la mode, et la mode n'est pas toujours logique. Le club a galamment cédé les premiers degrés aux dames, et au pied même de cette tribune, sur le sable, vingt rangs de chaises adossées et faisant suite aux gradins, reçoivent le tout Paris féminin.

C'est là le vrai spectacle et ce parterre offre le plus séduisant coup d'œil; il y a là un chatouement de couleurs claires, un cliquetis de tons, une bigarrure attrayante, un charmant mélange de blondes, de brunes, de rousses, de charmantes jeunes filles, de duègnes imposantes et de matrones de l'aristocratie de tous les mondes. C'est l'élégance suprême, et le suprême effort de la mode, c'est le jour même où on décrète ce qu'on portera demain. C'est la place publique, mais c'est aussi un immense salon dans lequel il y a des faubourgs, des quartiers et des coteries. Le coin des Parisiennes pures, celui des Italiennes où toute la colonie se reçoit, se visite et fait entendre la langue du *Si*, le *Burrio* des Espagnoles augmenté de celui des Brésiliens, des Mexicains et des Chiliens. Les Allemands ont leur coin, les Anglais sont nombreux aussi, mais les Anglaises sont rares, elles sont comme noyées dans ces flots élégants de populations exotiques.

Un espace assez large reste entre le dernier rang des chaises, qu'on a dérangées pour se grouper par petites coteries, et c'est là que se promènent les hommes, non pas les fervents des choses de courses, car ces sportmen fougueux se tiennent tous au vrai pesage, mais les mondains et les indifférents, les amateurs qui lorgnent les femmes, les chroniqueurs ambulants qui diront demain la toilette de l'ambassadrice d'Autriche, le chapeau de la célèbre baronne de X..., et les chantilly de la marquise de Y... Toutes les toilettes sont claires; il y a des tons

mauves, des gris perle, des pensées, des roses de Chine, des jaune paille: on peut tout risquer ce jour-là, et se mettre sur la tête et sur le dos les choses les plus extraordinaires.

Il y a là, dans notre monde, des femmes qui regardent cette journée comme celle où se livre une grande bataille, et qui y pensent depuis l'hiver: c'est sur l'impression qu'on a produite ce jour-là qu'on va vivre jusqu'à la rentrée, car on partira demain.

Les hommes voltigent, la fleur à la boutonnière, le sourire aux lèvres, la lorgnette en bandoulière, la carte au chapeau; tout ce qui a un nom, un état dans le monde, une illustration, défile tour à tour. Le corps diplomatique est là tout entier; on sent que si ce n'est point, comme le Derby anglais, une fête nationale, c'est une réunion cosmopolite. Cherchez les lions du jour, ils sont ici; cherchez les hommes politiques, les plus austères et les plus célèbres, ils sont confondus dans cette foule, où vous reconnaîtrez les Anglais à leurs pardessus de soie claire, si pratiques pour la poussière de la route.

La tribune impériale est au complet, et pour ce jour-là quelque royal invité s'assied à côté des souverains. Nous y avons vu tour à tour les rois de toute la terre: le czar, le vainqueur de Sadowa, l'empereur d'Autriche, Hapsbourg, Romanoff et Hohenzollern. Et la foule s'amasse autour des souverains et stationne longuement sous leur tribune.

LA COURSE — LES PARIS

La course est accessoire, on le sent; cependant on s'agite en voyant les casaques aux couleurs éclatantes des jockeys qui sortent du pesage, traversent la petite barrière de la piste et vont se ranger au départ. C'est le moment où, même dans le camp des élégantes, on tient les paris. On organise des petites poules par coterie, et les jeunes filles elles-mêmes plongent leurs mains effilées dans les chapeaux des gentlemen. Par-ci, par-là on prend — *Snob à égalité*; — mais ce n'est pas ici que le mouvement du jeu se voit le mieux; les prétentieux et ceux qui s'occupent de la galerie sont les seuls qui s'agitent beaucoup dans cette enceinte, les parieurs sérieux ont fait leur *livre* au vrai pesage; quel- Anglais ardents commencent à courir fiévreusement après avoir regardé la *condition* du cheval, des *gandins* affairés viennent rendre compte des informations qu'ils ont prises à quelque groupe qui n'a nulle inquiétude; les gens du monde et les indifférents, voyant les femmes monter sur les chaises, vont vérifier si ces dames sont bien chaussées et profitent des chances des coups de vent.

Cependant la cloche sonne; un grand mouvement s'est produit; la piste est évacuée, les chevaux s'entraînent, la foule de la grande pelouse a formé sa haie compacte; tous les hommes abandonnent les chaises pour venir, de leur côté, former une autre haie parallèle à celle du public. Un frémissement énorme, une agitation sourde, s'élèvent des tribunes, un grand mouvement se fait sentir; partout, sur la pelouse, sur la piste et dans le *ring*, tout le monde se dresse sur les bancs, sur les chaises; on s'appuie sur les épaules des voisins, on cherche les lorgnettes, et tous les regards se portent sur les chevaux, qui, là-bas, vers la droite, attendent le signal du départ, et, au moment où le drapeau s'abaisse, les coureurs passent comme un ouragan devant les tribunes.

A ce moment, l'enceinte intérieure s'est vidée; tout le monde a reflué dans l'enceinte du *ring*, et on suit avec émotion le départ. Des cris s'élèvent, on pense tout haut, on interpelle ses voisins, on tend les bras; les chevaux sont arrivés au tournant et la lutte se dessine; un silence relatif s'établit, rompu de temps à autre par les exclamations des amateurs: ce sont des cris brefs, incompréhensibles pour ceux qui ignorent la langue spéciale du sport. « — *Fille de l'air fait le jeu!* — *Musette est bien!* — *Glaneur tient la corde!* » Et les casaques brillantes, les casquettes aux couleurs vives dépassent, à l'autre extrémité de la piste, cette houle de têtes humaines dont les regards convergent toutes vers le même point.

Mais les chevaux sont arrivés au second tournant, ils avancent rapides, ils grandissent; la

clameur sourde se fait plus distincte, le sol résonne sous les pas des chevaux que harcèlent les jockeys: courbés sur leurs cous, les jambes droites sur les étriers, ils ne touchent plus la selle, et frappent à coups redoublés en poussant des cris entrecoupés. L'ouragan passe une seconde fois devant les tribunes, et mille voix confuses se déchainent et éclatent: on nomme le vainqueur, on l'acclame déjà; ceux qui l'avaient choisi d'avance triomphent et lèvent leurs chapeaux; ils agitent leurs mouchoirs, sautent à bas de leurs sièges, et courent au passage; le but est atteint et le vainqueur est proclamé. Une dernière clameur plus éclatante s'élève dans l'air et, escaladant les barrières, la foule rompt les digues et envahit la piste, étouffant presque le cheval vainqueur dont les naseaux sont ensanglantés et dont la robe ruisselle.

— RENTRÉE DU VAINQUEUR

La noble bête avance lentement, fendant ces flots pressés, et elle franchit la petite barrière du ring où les *hurrahs* des Anglais l'accueillent; on l'étouffe, on la porte presque; le propriétaire du cheval le reçoit le premier, et il est acclamé à son tour. On va passer devant la tribune impériale qui s'anime un peu, et on revient au pesage; tous les membres du Jockey, tous les amateurs ont abandonné les tribunes pour le balcon qui domine l'enceinte extérieure. C'est un mouvement indescriptible. Chacun veut voir le vainqueur, le toucher, l'admirer; le cheval est exténué, il souffle, on va le passer au « couteau de chaleur », et faire ruisseler à ses pieds toute l'eau que retient le poil de sa robe.

Cette scène a lieu près de ce toit de chaume où se tient la bourse des parieurs, et c'est là qu'on est sûr de trouver tous les membres du Jockey qui s'intéressent le plus aux choses du sport, les propriétaires d'écurie, les Anglais, les vrais amateurs, et aussi toute cette population de faux élégants qui, au fond, n'en pense pas un mot, mais veut avoir l'air de prendre la plus grande part à ces détails, qui prouvent un réel amour du cheval et un goût sérieux pour les choses du sport.

L'heureux propriétaire, appelé par un aide de camp de service, franchit la petite porte de la tribune impériale, et est présenté à l'Empereur.

Cependant, un à un reviennent les autres chevaux, au milieu de l'indifférence des assistants qui n'ont d'yeux que pour le vainqueur. La course n'est point finie, il reste une dernière épreuve, mais on n'y prête qu'une attention médiocre; on pense au retour, il va falloir dans cette cohue d'équipages trouver ses gens et piétiner en les attendant.

CHARLES YRIARTE.

Une entrevue avec les deux Robespierre

NOUVELLE

(Suite)

— Que désirez-vous citoyenne? me demanda-t-il sans daigner se soulever de son siège; vous vous présentez en invoquant le nom d'un condisciple de mon frère qui ne m'était guère connu à moi-même; mais son souvenir est cher à Maximilien; il regrette encore cet aimable compagnon de ses années de jeunesse et n'en parle jamais sans attendrissement. Expliquez-vous donc citoyenne, et, si je puis vous être de quelque utilité, je ferai pour vous tout ce qui ne sera point incompatible avec la mission que j'ai à remplir. Vous ne devez pas ignorer que je ne viens point protéger les aristocrates, ces mauvais Français qui livrent la patrie à l'étranger et sont les fauteurs de tous les maux que nous déplorons.

— Cet exorde n'était nullement rassurant, néanmoins je priai Dieu de m'inspirer, j'appelai à mon aide tout mon courage, et je répondis à Robespierre en faisant de grands efforts pour assurer ma voix.

— Ce n'est, certes point, citoyen représentant, pour solliciter des faveurs contraires à votre mission que j'ai demandé à vous entretenir; mais je suis seule avec de jeunes enfants. Ma famille a commis, en émigrant, une faute dont, en justice, je ne

puis être responsable; je n'ai aucune protection contre cet antécédent malheureux qui me rend suspecte, et j'ai pensé que le souvenir de mon cousin pourrait me procurer votre bienveillance; elle me garantirait certainement de l'envie et de la jalousie qui peuvent atteindre une femme sans aucun appui.

En m'écoutant, Robespierre feuilletait un volumineux registre posé sur la table devant lui.

Tout à coup, il releva brusquement la tête, en fixant sur moi son regard pénétrant, et me dit :

— Citoyenne, je lis ici, — et il appuyait l'index de sa main droite sur le registre, — que vous n'êtes pas bien notée dans votre section; il paraîtrait que vous cherchez, par des présents, à séduire des hommes honorables investis de la confiance de la nation. Qu'avez-vous à répondre à cela?

— Infâme Pidoux! pensai-je, voilà la réalisation de tes menaces!

Puis, je repris tout haut :

— Ce que j'ai à répondre, citoyen représentant, que c'est une pure calomnie, et que c'est précisément pour me mettre à l'avenir à l'abri de telles attaques, que je soupçonnais, que je suis venue franchement à vous. Croyez-vous, ajoutai-je, en lui désignant du geste mes deux petites filles, qui se serraient tremblantes contre moi, qu'une mère ayant à s'occuper d'enfants et à veiller sur eux, puisse faire de l'opposition au gouvernement et lui susciter des embarras?

— Je ne sais, répliqua Robespierre pensif; nous voyons tant d'esprits pervers dans toutes les conditions et sous tous les déguisements, que nous devons être sans cesse en garde contre les attendrissements de notre propre cœur. Mais je veux en croire votre parole, citoyenne, et s'il vous survient des ennuis, réclamez-vous de mon frère et de moi. Voyez, continua-t-il, en tirant une ligne sur le passage du registre qui me concernait, j'efface votre nom de la liste des suspects, et je le remplace par une annotation qui vous sauvera à l'avenir de difficultés; cependant, soyez très-prudente, je ne saurais trop vous le recommander.

« Je quittai Robespierre en le remerciant avec effusion de ce qu'il avait bien voulu faire pour moi; mais je pensai qu'après son départ les ennemis qui venaient de se révéler ne manqueraient pas de m'attaquer de nouveau, et me créeraient des périls plus sérieux et plus réels que ceux que je venais de conjurer.

— Puisque le souvenir du pauvre Châtenay, me dis-je, m'a valu la protection d'un homme qui l'a peu connu, j'obtiendrai plus efficacement l'appui de celui qui fut son ami, et qui a si bien conservé le souvenir de leurs relations. Il faut que je voie Maximilien lui-même.

« Hélas! mes enfants, la peur stimule les plus minces courages. Je n'étais pas un foudre de guerre, mais la plus timides des femmes, et entreprendre le voyage de Besançon à Paris, dans les circonstances cruelles où se trouvait alors la France et avec les lenteurs forcées d'un tel voyage, n'était point une petite affaire.

« Cette pensée de voir Maximilien fut une inspiration du ciel, je n'en doute pas, car elle me réussit de tous points. Je confiai mes deux pauvres petites à un de mes fermiers sur lequel je pouvais compter; il était dévoué au trône et à l'autel, et il a eu douze filles qui toutes se sont faites religieuses; puis je partis pour Paris, où je n'étais jamais allée, mais où j'avais deux frères de lait dont le dévouement m'était bien connu.

« Un jour, fatiguée à l'extrême par la dureté du coche, la longueur de la route et l'inquiétude, j'arrivai chez eux.

« Je leur déclarai que je venais à Paris expressément pour voir Maximilien Robespierre, et me mettre à l'abri des craintes trop légitimes qui m'assaillaient en Franche-Comté.

— Y pensez-vous, chère sœur, me répondirent-ils tous deux, comment osez-vous affronter un tel tigre?

PIERRE CŒUR.

(A continuer.)

LA JUMNA

TRAVERSANT LE CANAL DE SUEZ

Le canal de Suez, l'œuvre de M. Ferdinand de Lesseps, a eu de nombreux détracteurs.

Pendant longtemps, les sceptiques ont prétendu que la communication des deux mers serait toujours rendue impossible par l'accumulation des sables que porterait le vent du désert dans la cuvette du canal. Cette objection a disparu.

On a prétendu aussi que les berges élevées du seuil d'El-Guisr et celles de Tassoun ne tiendraient pas. Elles ont tenu, elles tiennent, elles tiendront.

On soutenait encore que le banc de sel cristallisé par couches de trois à huit mètres au fond des Lacs Amers n'arriverait jamais à se dissoudre. A l'heure qu'il est, il ne reste probablement plus rien de cette cristallisation marine.

Les détracteurs de l'œuvre voulaient démontrer à toute force que la navigation serait impossible de Port-Saïd à Suez.

A toutes ces objections, aussi peu charitables que peu scientifiques, M. de Lesseps a répondu par les faits.

Le canal de Suez a été inauguré en novembre dernier, et les navires partis de la Méditerranée et ceux arrivant de la mer Rouge se sont rejoints dans le lac Timsah, se sont amarrés sur les quais d'Ismaïla, la capitale de l'isthme.

Le lendemain de l'inauguration, le trafic a commencé sur le canal. Les navires marchands de toutes les nations se sont croisés dans l'isthme, les uns faisant voile pour l'extrême Orient, les autres venant dans nos ports d'Europe.

Ces faits-là, on ne les conteste plus. On ne discute pas l'évidence.

Un fait plus péremptoire, plus écrasant pour les contradicteurs de l'œuvre, vient de se passer ces jours-ci.

Une frégate anglaise, la *Jumna*, a traversé sans avaries le canal de Suez.

A voir le dessin que nous publions d'après une photographie authentique, la *Jumna* n'est point un bâtiment ordinaire. La double rangée de ses saibords est assez respectable et annonce une provision assez lourde de canons.

Il faut donc un fort tirant d'eau pour qu'une frégate de cette importance, et cuirassée encore, puisse naviguer sûrement.

Et vous verrez cependant que des gens se rencontreront qui prétendront qu'un caboteur ne peut traverser le canal de Suez sans s'ensabler.

Il n'y a pas de pire aveugle que celui qui ne veut point voir.

LÉO DE BERNARD.

SALON DE 1870

VI

MM. Victor Giraud, Lecomte-Dunouy, de Hagemann, César de Cock, Nazon, Decan, Renouf, Flahaut, E. Castan, Busson, Boulenger, Ch. Comte et Carolus Duran.

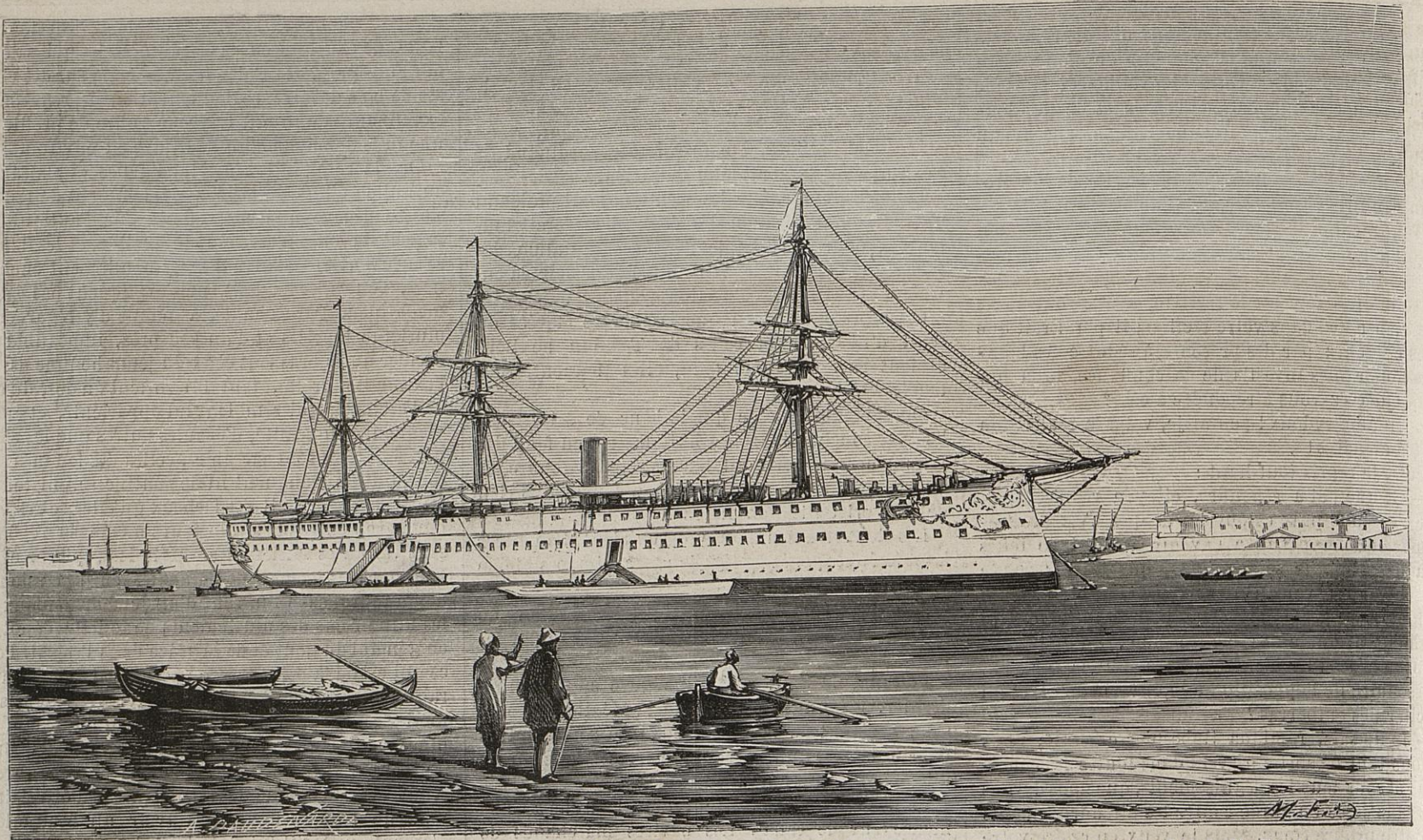
M. Victor Giraud intitule *le Charmeur* un vaste cadre où l'on voit, dociles au commandement d'un bateleur étrusque, debout, à gauche, des pigeons exécuter à travers de petits cerceaux des exercices de haute voltige; accroupi sur ses talons, en chien de faïence, un garçonnet encourage de la flûte les acteurs ailés. Le décor représente une serre : piliers et chevrons enluminés; pavé de mosaïque; clôture d'épais rideaux prasins, ouverts, seulement à un bout, sur une cour au fond de laquelle s'élèvent des corps de logis polychromes; plantes luxuriantes en grand nombre. Les cheveux peignés, lustrés avec soin, parfumés de nard indien et ceints de diadèmes, de tresses de fleurs ou de bandelettes; les doigts chargés d'anneaux, les bras de torques, le cou de phalères; vêtus des plus fins tissus de Sardes ou d'Ec-

tabane, de beaux efféminés et de belles nonchalantes de Clusium ou de Tarquinies, — que sais-je? des Falisques? des Fidénates? — assis sur des chaises de bois de citre, se tiennent attentifs, regardant, examinant, admirant. La scène s'offre de profil, en une toile oblongue d'un demi-arpent environ.

Or, la composition est ingénieuse et plaisante; au milieu d'interprétations évidemment de fantaisies se dégage une sorte de saveur d'antiquité à laquelle la foule n'est point insensible, et les figures se meuvent et se suivent assez habilement enchaînées. Toutes, cependant, ne s'expliquent pas également bien. Par exemple, à moins d'y regarder à plusieurs reprises et d'un peu près, impossible de décider quels brassent ceux du jeune homme assis à l'extrémité droite, tant lui sortent du dos, du col, de l'estomac, qui semblent lui appartenir, et proviennent, en réalité, d'épaules autres que les siennes. Les têtes sont agréables, celles des femmes surtout, qui ne manquent ni de gentillesse, ni tout à fait de caractère. Il est fâcheux qu'elles se ressemblent trop entre elles, plusieurs même se répétant sans variantes saisissables. Mais les peplums et les tuniques, ramagées de palmettes en procession et de méandres sans fin, sont d'un jet harmonieux, et les mille riens des ajustements de toilette dénotent en général du goût et de la grâce dans l'esprit. Pour ce qui est de la peinture, on sait l'artiste très-favorablement partagé sous ce rapport: il a appris le métier sans peine; le premier jour qu'il a tenu un pinceau, il était déjà peintre. Je ne voudrais pourtant pas qu'il se contentât de ses dons naturels. Ainsi, il possède une dose de facilité peu ordinaire; mais qu'il ne se figure pas avoir un beau talent d'exécution, car il lui reste bien des études à faire avant de dessiner purement et de modeler un morceau de nu, dans ses plans, comme il faut. J'avoue néanmoins qu'il se tire de la pratique d'un tableau plus lestement que beaucoup d'autres; il chiffonne un visage, capitonne les bras, effleure les doigts, tresse les draperies avec infiniment d'aplomb et d'adresse, et, pour mieux dire, je ne lui vois pas de rivaux dans la manière courante et dédaigneuse des choses graves à laquelle il s'est voué.

Reste la couleur. Parlons-en donc, quoiqu'il m'en coûte. Eh bien, sur mon honneur et ma conscience, je déclare ne pas connaître de clavier plus faux, plus horriblement désaccordé que la palette de M. Victor Giraud. Que de notes insociables! quel infatigable tapage de tons furieux d'être réunis! Pourpre de Tyr, safran de Tmolus, rouge de Cos, bleu d'Asie, vert du diable, noir d'enfer, crient, hurlent, clabaudent et grincent à la fois. Justes dieux, l'irritante cacophonie! Jusqu'aux nuances mineures, comme on sait, tendres et délicates par nature, qui s'en mêlent: les roses, les violets, les lilas, exaspèrent aussi le regard, cuisent les yeux! Sans compter que tout cela s'agite, s'éparpille sur un fond d'une pesanteur extrême, triste, impénétrable, dans une atmosphère à couper au couteau. On dirait, et la forme allongée du cadre se prête à la ressemblance, un immense verre de lanterne magique. Après tout, l'auteur a cru peut-être faire là de la belle et bonne couleur, auquel cas les images d'Épinal seraient les meilleurs modèles à suivre. Mais non, qu'il le sache, puisqu'il paraît l'ignorer, la couleur n'est pas, n'a jamais été seulement l'assemblage des tons sonores, voyants, entiers et suraigus de la palette. Par-dessus tout, c'est la vibration des teintes, la vérité de l'effet, l'agrément des contrastes; c'est l'air, c'est l'harmonie, c'est le charme, toutes choses, hélas! on ne s'en aperçoit que trop, exilées de sa toile. Ah! certes, M. Giraud n'est point le premier venu. Est-ce que je dis le contraire. Il est maître de qualités extrêmement précieuses. Il conçoit facilement et bien; on ne peut lui refuser le naturel des poses, l'imprévu des attitudes; son adresse manuelle est au-dessus de toute conteste, et ses débuts étaient, assurément, dignes d'estime et d'encouragements. Il importe de le lui dire cependant: il doit se délier de son penchant à substituer toujours l'esprit à l'âme, l'amusement à l'émotion, l'agilité du pinceau à la puissance, l'adresse à la force. Oui, voilà pour lui l'affaire, la grande affaire. Puisse-t-il me croire; son avenir d'artiste en dépend.

M. Lecomte-Dunouy a exposé, lui aussi, un *Char-*



ÉGYPTE. — Port-Saïd. — La *Jumna*, frégate anglaise, traverse le canal de Suez. — (Dessin de M. Morel-Fatio, d'après la photographie de M. H^{te} Arnoux.)

meur, mais celui-là réduit à sa plus simple expression. Un petit bonhomme, nu comme la main, est assis dans un paysage agreste; il joue de la flûte, et, au son de l'instrument, pies, bruants et merles d'accourir. La tête du garçon est laide et gâte un peu l'ouvrage; mais le reste est peint dans une ma-

nière large et souple, serre attentivement la nature et témoigne de beaucoup de persévérance. Sans comparaison, c'est le plus ferme morceau de peinture que nous ait jusqu'à présent donné l'artiste.

Nous publions dans ce numéro la *Gorge aux loups* (forêt de Fontainebleau), exposée par M. de Hage-

mann. Comme on voit, la disposition générale est bien entendue et solidement établie; les gros chênes sont d'un dessin correct, avec leurs troncs rébarbatifs et noueux, leurs branches fantasquement bifurquées et contorsionnées; la brise et les rayons jouent dans ces fortes ramures, et les terrains se prolongent, en



SALON DE 1870. — *La Gorge aux loups*, forêt de Fontainebleau. — Tableau de M. G. de Hagemann.

plans successifs, sans confusion ni froideur. Ce tableau, comme l'autre du même peintre, le *Chemin de la porte aux chèvres*, également au Salon, sont fort satisfaisants. Ils sont exécutés tous deux d'une brosse un peu décorative, par un homme adroit et habile, mais, à ce qu'il me semble, aimant peut-être l'art plus que la nature.

M. César de Cock est en pleine déroute. Encore une ou deux expositions de cette force, et il faudra le rayer de la liste des peintres vivants. C'est comme M. Nazon. Ce paysagiste d'un sentiment si vrai, d'un esprit si distingué, s'enfonce dans une manière lâche et insouciante qui le mènera, chose sûre, à une ruine complète. Je n'exagère pas. Sa

Forêt en automne n'est même pas une ébauche informe et confuse; c'est beaucoup moins que cela: ce n'est rien. Les paysages de M. Decan ont de la justesse dans l'effet, mais sont mollement exécutés. M. Renouf a exposé une bonne pochade, franche, sincère d'allure. (*Environs de Honfleur*).

Citons avec éloges les paysages de M. Flah aut



SALON DE 1870. — Charles IX et Henri de Navarre chez Marie Touchet. — Tableau de M. Comte.

où il y a de la grâce et de la distinction, à défaut de qualités robustes; oublions M. E. Castan, depuis longtemps détourné de l'étude; M. Busson, qui ne se néglige pas moins, et saluons le début de M. Boulenger, dont le *Ruisseau* est d'une impression excellente. Le ton est vif, clair, limpide; les

arbres s'élançant sveltes et souples, entrechoquant leurs menues branches; l'eau est transparente, l'harmonie saine et paisible, l'herbe verte, la température agréable, et il semble que l'on aimerait à s'en aller le nez au vent, le cœur en joie, le pied allègre, jouir de la douce quiétude d'un si frais

pays. Oui, l'artiste s'annonce heureusement; qu'il y prenne garde cependant, il manque bien des choses à son bagage; il ne sait pas encore dessiner ni peindre les détails d'un premier plan. Mais s'il montre autant de conviction qu'il paraît avoir d'adresse, il rencontrera certainement la veine du

succès durable, de celui que consacrent les hommes compétents.

Marie Touchet, par M. Ch. Comte. — Dans beaucoup de tableaux précédemment exposés, M. Comte a donné la mesure d'un talent sérieux et plein de consistance. Peut-être que celui-ci n'ajoutera guère à sa réputation. Du moins je crois trouver des incertitudes dans le dessin, et le fini précieux du pinceau ne m'empêche pas non plus de remarquer que le caractère des personnages laisse un peu à dire. Cependant il a pour lui de la distinction, l'attrait d'un intérieur élégant, d'ajustements de bon goût, et il exerce la séduction qu'imprime toujours sur ses œuvres, quelles qu'elles soient, un esprit aimable, délicat et cultivé.

Achevons, cette fois, par le portrait de M^{me} F..., qu'expose M. Carolus Duran. Aussi bien ne pourrais-je laisser le lecteur sur une impression meilleure.

Je le dis sans détour, l'artiste n'avait point fait encore un si remarquable emploi de ses forces; moins simple, moins sobre que celui de l'an passé, son portrait d'aujourd'hui est cependant sa plus belle peinture. A certains égards, c'est la plus belle également de ce Salon. Ce qui attire d'abord dans cet ouvrage, c'est la nouveauté de la composition, c'est la magie étrange et sympathique en même temps du coloris; ce qui retient ensuite, c'est la vérité absolument vivante de l'effet; ce qui séduit et subjugué enfin, c'est la bonne foi de la réalisation, la loyauté du travail, c'est la facilité de l'exécution, facilité heureuse, je le veux bien, mais savante et obéissante, qui sait où elle tend, qui fait nettement, librement ce qu'elle fait.

Art moins répandu qu'on ne pense, M. Duran sait présenter son modèle au public et l'installer commodément en son cadre. Donc, M^{me} F... est debout, en pied, comme on dit. La main droite, gantée, soulève une portière de velours; la gauche, nue, tient un éventail et s'abandonne le long de la robe à double jupe. Le corps est de trois quarts, à droite, silhouettant des courbes agréables; parfaitement dessinée, la tête, d'un mouvement plein de grâce naturelle, se tourne de face, se penche un peu en avant, et la petite narine semble respirer, et les yeux paraissent vous rendre votre regard, et l'on dirait les lèvres prêtes à s'entr'ouvrir, à parler. Est-elle ressemblante? Je l'ignore; seulement, pour le modèle je le souhaite: elle est charmante. Voyez à présent le bouquet de tons assorti par le peintre: première jupe retroussée sur le côté, de satin feutre-rosé, — nuance que nos grand'mères appelaient, je crois, « cendre de roses, » — avec guirlande de plumes régnant autour, et larges manches falbalassées de dentelles; sous-jupe en taffetas bleu vif de France; ruban pareil dans les cheveux; et puis, rose, garnie de feuilles, piquée au corsage, gants jaunâtres, éventail noir, le tout s'enlevant sur une portière vert sombre, reposant sur un tapis vert clair. C'est-à-dire que si ces couleurs, terriblement impérieuses, ne se nuisent point, si les chairs ressortent fraîches, jeunes, transparentes et saines, cela tient à un je ne sais quoi que je n'ai pas le loisir d'expliquer en ce moment, mais qui dénonce une singulière hardiesse chez le peintre, et des aptitudes de coloriste auxquelles seuls les tempéraments privilégiés sont accessibles. Le fait est que l'harmonie, si intenses qu'en soient les éléments, est supérieurement d'accord, et le relief étonnant, admirable. Entendue de la sorte, la peinture de portraits a toute l'importance de la peinture de tableaux. C'est du plus grand art.

Je voudrais poursuivre plus avant cet examen et continuer à éplucher le portrait de M. Carolus Duran, auquel le public ne cesse de donner des éloges bruyants et sans réserve. Par malheur, faute de place, je dois m'arrêter. Mais j'ai l'espoir d'avoir assez démontré le cas que je fais et de l'œuvre et du peintre. Notez, je vous prie, que je ne dis pas l'artiste sans défauts. Mon Dieu! nous avons tous les nôtres. Seulement, si vous voulez, nous en parlerons une autre fois, plus tard, demain peut-être... aussitôt qu'il n'aura plus que des qualités.

OLIVIER MERSON.

COURRIER DU PALAIS

Je vous ai parlé en son temps du procès Humbert, quand il a été jugé en première instance: un procès important, un procès de 1,500,000 fr. Vous aurez beau dire et beau faire, la personnalité des plaideurs, la réputation et le talent des avocats, la singularité de la cause, ne donneront jamais autant d'importance à un procès qu'un bon gros chiffre en litige: 1,500,000 fr. Parlez-moi de cela; voilà une affaire!

Il s'agit, si vous vous en souvenez, d'un M. Humbert, homme de quarante ans, — et de 1,500,000 fr. — Las des plaisirs du monde et des fatigants bonheurs des célibataires, M. Humbert revint un beau jour habiter son village, et contracta presque aussitôt une liaison avec une jeune fille de dix-huit ans qui sortait du couvent. Il y a dix-huit ans de cela, et les amants ne se sont jamais séparés. Quand la jeune fille fut majeure, M. Humbert l'installa lui-même dans sa maison, et l'autorisa, dans toutes les transactions du ménage, à prendre son nom. Quand un premier enfant, un garçon, né de cette union semi-morganatique, mourut; il le fit inhumer dans le cimetière du village, et fit inscrire sur la tombe le nom de famille; quand une fille, qui a aujourd'hui quinze ans, naquit ensuite, il la fit élever dans sa maison, lui donna une nourrice qui couchait dans sa propre chambre, lui donna des professeurs particuliers, et enfin l'éleva comme l'enfant le plus tendrement aimé. Les cinq dernières années de sa vie furent pour lui un temps d'épreuves difficile à passer; de fréquentes et violentes attaques de goutte le clouèrent sur son fauteuil; ces cinq années furent en même temps pour Irma Lambert, sa compagne illégitime, une occasion de faire preuve du dévouement le plus complet et le plus touchant. En 1864, M. Humbert songe déjà à légitimer cette union; mais il comprend que sa famille s'inquiète; comme font toujours les caractères faibles, et le plus souvent ce qu'on appelle les caractères forts, il veut ménager à la fois et celle qui a toute son affection et les sœurs, neveux et nièces, qui représentent les droits du sang, il retarde l'accomplissement de ses résolutions...

Ah! que M^e Lachaud a bien dit cela! Comme il a bien reconstruit le monologue probable de ce vieillard malade, infirme, sollicité d'un côté par ses souvenirs, par ses torts, par la reconnaissance, l'invincible attraction paternelle, et, de l'autre côté, par les considérations sociales, par les liens de parenté, par l'appréhension des « qu'en dira-t-on » du village! Comme l'avocat a bien fait ressortir la vraisemblance de cet ajournement perpétuel, qui, laissant l'espérance à chacun, n'irrite et ne blesse personne: « J'ai bien le temps! Attendons! Demain, après-demain; gagnons du temps! On s'habitue tout doucement à cette idée, et je choisirai le moment favorable; peut-être, d'ailleurs, trouverai-je un moyen de mettre tout le monde d'accord! »

Voilà qui est vrai, trop vrai: les jours se succèdent et n'amènent pas ce hasard espéré, ou plutôt inespéré; la maladie fait des progrès, le jour fatal arrive... et alors on se trouve en présence d'une nécessité impérieuse, d'une résolution à prendre sur-le-champ! — C'est ce qui est arrivé à M. Humbert, et c'est ce qui l'a conduit à un mariage *in extremis*, qui devait léguer nécessairement au moins un procès à sa femme et à sa fille.

Le mariage avait lieu quelques heures seulement avant le décès de M. Humbert; il fallut envoyer deux fois chez M. le procureur du roi pour obtenir les dispenses de publications; une seule parente y assistait, et le moribond, si telle était sa volonté formelle, ne pouvait peut-être plus l'exprimer avec toute la clarté nécessaire. Cependant il répondit aux questions qui lui furent adressées, il donna les signatures qui lui furent demandées, et, quand il s'endormit du dernier sommeil, il put croire qu'il avait pourvu à l'avenir de la mère et de la fille, — peut-être eut-il ce regret de s'y être pris au dernier moment!... Hélas! regret bien inutile, puisqu'il ne fait que troubler les derniers moments du malade, et surtout puisque, depuis que le monde

existe, il n'a jamais pu servir à éclairer personne.

Il s'agit de 1,500,000 fr. Voilà les avoués au travail, voilà les huissiers par les chemins; deux sœurs de M. Humbert demandent la nullité du mariage pour clandestinité et pour défaut de consentement donné en plein exercice des facultés raisonnables et raisonnantes.

Ah! si nous avions eu là des experts aliénistes, quelles belles choses ils auraient dites! Mais heureusement il ne s'agissait que d'apprécier un point unique des opérations de l'esprit: la volonté. — Rien des aliénistes! La famille ne s'est pas rangée tout entière sous ce drapeau, il y a eu une sœur et son mari qui se sont abstenus; ce dernier, sollicité par les autres parents de se joindre à leur instance, aurait noblement répondu: « Non! vous ne marchez pas dans le droit sentier de l'honneur et de la justice, je ne vous suivrai pas. »

Bref, j'ai déjà dû vous dire que le tribunal avait repoussé le reproche de clandestinité, et que, sur la question de savoir si le mourant avait sa raison libre quand il a accompli ce grand acte de réparation, l'enquête avait été admise sur certains faits. La cour a confirmé ce jugement dans son dispositif, de sorte qu'après l'enquête nous aurons peut-être encore une édition nouvelle de ce procès. — Une affaire de 1,500,000 fr. ne se termine pas comme cela!

Vous savez qu'après le Troppmann de Pantin, le vrai Troppmann, le Troppmann français, il y a eu le Troppmann belge (contrefaçon). Voici maintenant le Troppmann anglais! Il a tué à coups de marteau et de hache toute une famille de huit personnes, le mari, la femme, quatre enfants dont l'aîné avait neuf ans, la mère du mari et la sœur du mari, une jeune fille qui allait se marier le surlendemain. C'était la famille Marshall, et il n'y a plus de famille Marshall!

Mais ce Troppmann anglais n'a enterré personne; il a laissé ses victimes sur place, et de plus il a laissé là ses propres vêtements souillés de sang, en emportant en échange ceux du chef de famille. Le journal *le Times* se demande quel est le plus effrayant des deux Troppmann, de celui qui a agi avec une longue et froide préméditation pour détruire toute une famille dont il espérait s'approprier le patrimoine, de notre Troppmann à nous, enfin, ou bien de cette bête brute qui très-probablement n'a obéi qu'à un instinct brutal, à une sorte d'abrutissement sanguinaire?

La question est aussi difficile à résoudre que douloureuse à poser, — mais cependant il nous semble que l'instruction et l'éducation devenant, comme la nourriture, une des conditions de la vie, les bêtes féroces à face humaine sont destinées à disparaître: voilà donc une solution, au moins possible, et qu'il y a quelque chose de bien autrement inquiétant dans cette prévision perverse qui fait usage de l'intelligence pour méditer et préparer le crime, et qui, il faut s'y attendre, fera usage des connaissances acquises pour en assurer l'exécution et pour échapper au châtement.

Cela soit dit sans intention de m'attirer la haine de l'Angleterre.

PETIT-JEAN.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA: Reprise du *Freyschutz*, opéra en trois actes, de Weber. — ATHÉNÉE: *Le Toréador*, opéra comique en deux actes, de M. Sauvage, musique d'Adolphe Adam.

Il y a huit jours, et pour des raisons de mise en pages, nous n'avons pu dire que quelques mots de la reprise du *Freyschutz* à l'Opéra. Mais, à bien compter, nous avons, il y a trois mois environ, esquisse l'historique du chef-d'œuvre de Weber, ce qui est une sorte de compensation au répit que nous nous sommes accordé cette semaine.

Et, voulez-vous la vérité toute crue sur le *Freyschutz* de l'Opéra? Il n'est que d'un effet médiocre, et perd 80 0/0 de sa valeur intrinsèque. On en a fait un « lever de rideau, » et de fait il est pris comme tel par le nombreux public des indifférents et des inattentifs. Calino, voulant savoirs'il a chaud,

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

(et non s'il fait chaud), a la bonhomie de consulter son thermomètre. Le public de théâtre, toujours bon enfant, est Calino en cela qu'il interroge l'affiche pour savoir à quelle heure de la soirée il s'amusera. Or, dans le cas qui nous occupe, il lui est impossible d'admettre que le ballet de *Coppélia* ne soit pas la pièce principale du spectacle, et que *le Freyschutz* n'ait pas été heureusement imaginé, combiné et mis à la scène pour lui laisser le temps de dîner à l'aise.

Ainsi vont les choses, et pourtant il y a cinquante ans que l'opéra fantastique de Weber est acclamé, je ne dis pas seulement des connaisseurs, mais de tout ce qui possède une paire d'oreilles un peu passables.

Oui, mais il y a une considération à laquelle on ne s'est pas assez arrêté : à savoir que *le Freyschutz* est un opéra de demi-caractère, et, dans plusieurs de ses parties, assez petit de style (ce qui, entendons-nous bien, ne veut pas dire mesquin); un tableau de genre, enfin, dont les contours les plus délicats devaient s'estomper dans l'immense cadre de l'Opéra.

Regardez-y de près; c'est la scène fantastique du second acte qui vous donne le change, et vous fait prendre pour une partition épique ce qui n'est au fond qu'un conte de la Mère-l'Oie, d'ailleurs admirablement traduit par une musique d'un style tempéré. Cette fameuse scène de « la fonte des balles, » si véhémement et saisissamment qu'elle soit, n'est qu'une parenthèse ouverte au milieu de l'œuvre. Le reste de la partition appartient visiblement au genre de l'opéra-comique. On y rencontre des couplets de chanson à tous les détours de page : couplets de la cible, couplets bachiques de Gaspard au premier acte, épithalame et chant des gardes chasse au troisième acte. Sans compter beaucoup d'autres morceaux qui, bien que plus développés, n'en procèdent pas moins de la romance ou de la chanson.

Le Freyschutz était donc un opéra comique dans le principe; Weber l'avait compris ainsi, et ça a été une autre erreur que d'y substituer au dialogue parlé des récitaifs qui noient les morceaux sous une couche trop uniforme de musique. Cette retouche en vaut d'autres, et a plus compromis l'œuvre dans son ensemble que les remaniements assez timides qu'on a tant reprochés à Castil-Blaze. La plus grande hardiesse que se soit permise Castil-Blaze a été de changer le titre de *Freyschutz* en celui de *Robin des Bois*, et de débaptiser les personnages, substituant Richard à Gaspard, Tony à Max, Annette à Agathe, et Nancy à Annette, ce qui après tout est assez innocent.

Il reste à l'actif de l'Opéra la splendeur de ses décors, la coupe ingénieuse de ses costumes, et encore le ballet du troisième acte, qui met en action, avec une adresse surprenante, *l'Invitation à la valse*, de Weber. (Inutile de rappeler que ce chef-d'œuvre, primitivement écrit pour piano, a été orchestré par Berlioz, à l'usage des danseuses de l'Opéra.)

— Je ne sais trop ce qui eût pu ressortir de bon d'une reprise du *Toréador* à l'Athénée, si on l'avait donnée dans le courant de l'hiver. Mais quinze jours avant les vacances du théâtre, une pareille tentative semble inutile, encore que plusieurs douzaines de dilettantes en puissent faire leur profit.

A vrai dire, *le Toréador*, bien que très-connu pour avoir été joué plus de deux cents fois à l'Opéra-Comique, n'est pas encore à bout de charmes. Dans l'ancien style de la critique, on l'eût traité de « petit bijou. » Va pour le petit bijou ! et, en effet, la partition du *Toréador* se recommande à la fois par le brio des sonorités employées et la ciselure des mélodies. On ne peut guère souhaiter mieux dans ce genre de pièces sans prétention, et qui donne à l'auditeur le sentiment d'un croquis à l'aquarelle lestement enlevé.

Le Toréador est chanté à l'Athénée par Mlle Marimon, qui vocalise très-purement, mais dit le dialogue comme une pensionnaire; par G. Bonnet, dont la voix est assez courte, et par Jamet, qui joue et chante son rôle extra-bouffon avec trop de timidité.

Mais, malgré ces défaillances dans l'exécution, l'opéra d'Adam a mis en belle humeur le public... et nous avec.

ALBERT DE LASALLE.

Heureux, par cette température torride, les riches et les indépendants qui peuvent prendre leur vol vers la campagne !

Ems, entre autres, leur offre la plus charmante retraite champêtre. Cette petite ville, enfouie dans la mousse, est parée comme pour une fête. Toutes les pompes du monde élégant se mêlent et s'harmonisent avec la simplicité d'une riante nature.

Au milieu des sites pittoresques, on reconnaît la coquette Parisienne à son pimpant costume : la gracieuse naïade redemande la santé aux sources alcalines et ferrugineuses.

Au Kursaal, tout ce monde aristocratique se reconnaît : il n'a fait que changer de salon.

**

Le vent de la mode est plus que jamais aux foulards de la Malle des Indes.

Rien de riche, de moelleux, de vaporeux comme cette crêpeline; en vérité, c'est de la vapeur d'horizon. On se figure volontiers les filles de l'air vêtues en crêpeline de la Malle des Indes.

Les teintes claires du Céleste-Empire s'harmonisent bien avec les fleurs de la saison; ces tussors semblent tout ensoleillés, on dirait qu'ils ont des pans d'azur dans leurs plis; qu'ils sont coquets, ces revers Pompadour ! Cette étoffe a des reflets du siècle poudré : c'est du Louis XV poétisé par le goût moderne; on en fait à volonté de délicieux costumes de marquise ou de bergère Watteau.

Les plus élégantes Parisiennes, dans leurs toilettes de foulard, aux eaux, au château, sur la plage, font de la Malle des Indes (passage Verdeau) la plus éloquente propagande.

**

Faire un corset sans l'essayer ! Il est pourtant des personnes qui affichent cette prétention sans rire.

Que diriez-vous d'un peintre qui prétendrait faire votre portrait sans vous avoir vu ?

Plus modeste, M^{me} Léoty ne se charge pas de faire un corset sans mesures précises; aussi les siens gantent-ils le buste pour ainsi dire.

On dirait qu'en créant son corselet grec, elle a trouvé la perfection de la beauté plastique; cette douce enveloppe amincit, cambre la taille, renferme la poitrine dans des proportions harmonieuses, supplée aux défauts du buste avec un art infini. La ceinture de grâce est à la taille de la jeune fille ce qu'est le tuteur au frère arbuste.

Pour réussir, M^{me} Léoty (place de la Madeleine, près la rue du même nom) joint la conscience à l'habileté.

**

La Corbelle fleurie de MM. Pinaud et Meyer est inépuisable; elle a des parfums empruntés à la végétation du globe entier.

Les senteurs suaves de la violette de Parme se mêlent aux émanations de l'ylang-ylang; elle renferme des talismans qui conservent la jeunesse et la beauté.

Prenez au hasard, vous trouvez la pâte callidermique qui rend sa diaphanéité à la peau; puis la délicieuse crème-neige, qui répand sur le visage une exquise fraîcheur.

Et le savon au suc de laitue, à l'essence de violette, savon essentiellement hygiénique qui tonifie le tissu dermal; et la brosse électrique dentaire du docteur Laurentius, pour la conservation des dents et la suavité de l'haleine.

**

Tous les peuples sont friands quand il s'agit de savourer le tapioca Feyeux ou quelque autre des trois cents potages de l'illustre praticien.

Le gourmet phalanstérien se représente le monde comme une immense soupière où tous les humains puisent les purées ou les pâtes raffinées de Feyeux.

Les malades, les convalescents, tous les faibles

y viennent reconforter leur estomac débilité. La gastrite cède à l'action bienfaisante de ces trois cents potages. S'il est facile de les digérer, leur saveur exquise en fait absorber des quantités considérables, ce qui prouve une fois de plus la justesse de l'aphorisme du docteur Pangloss : « Tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes possibles. »

Comtesse A. DE BORETTY.

PIERREFONDS

Voir Bade! Ems! et puis vivre de leurs charmants souvenirs, et non pas mourir, comme disait, à propos de Naples, certain poète un peu trop exalté.

Bien jolis, sans doute, ces pays, mais trop loin pour beaucoup de Parisiens !

Ne peut-on trouver, tout près, une station salubre aussi agréable, aussi hygiénique ? Cherchez : vous découvrirez au milieu de la forêt de Compiègne un délicieux endroit caché dans les arbres, aux sources sulfureuses, à la riche végétation : c'est Pierrefonds, au château féodal où Napoléon III va souvent chercher la fraîcheur et l'ombre des grands bois.

L'Impératrice en fait aussi son séjour de prédilection, et emprunte à Pierrefonds son nom légendaire quand elle voyage incognito. Aussi le souverain a-t-il résolu qu'un chemin de fer relierait Pierrefonds à Compiègne, pour en faciliter l'accès aux nombreux touristes.

Pierrefonds, dit le docteur Constantin James dans son *Guide pratique aux eaux minérales*, est littéralement transformé. Ceux qui l'ont vu il y a quelques années, et qui le visitent aujourd'hui, sont frappés de surprise à l'aspect du nouveau pays.

En effet, l'art s'est mis en collaboration avec la nature pour en faire à la fois le site le plus pittoresque et le plus gracieux. Que manque-t-il à Pierrefonds pour en faire une station thermale qui n'ait rien à envier à ses rivales du Rhin ou des Pyrénées ?

Un hôtel splendide et quelques édifices coquets joignant l'élégance au confortable, un théâtre, un concert, un hippodrome, etc.

C'est ce qu'ont eu l'idée d'exécuter des hommes d'initiative, sous le patronage de l'autorité municipale, et avec le concours des notabilités du pays. Dans ce but, ils ont créé la compagnie anonyme des *Thermes de Pierrefonds*, qui émet 1,200,000 fr. d'obligations.

Les propriétés curatives des eaux thermales de Pierrefonds sont unanimement appréciées.

M. Osnan Henry, le célèbre chimiste, s'exprime ainsi dans son rapport à l'Académie de médecine de Paris :

« D'après la composition chimique et les éléments qui minéralisent les eaux sulfureuses de Pierrefonds, d'après les bons effets qu'elles ont déjà produits, il n'est pas douteux que ces eaux ne soient appelées à rendre d'immenses services à la médecine. »

Hygiène et plaisir, Pierrefonds réunit donc les deux plus précieuses conditions pour attirer la foule. L'établissement thermal qui se fonde en ce moment est certainement appelé à un grand succès. On ne saurait asseoir une opération sur des bases plus solides.

PARIS A CONSTANTINOPLE

Depuis quelques années, la compagnie des chemins de fer de l'Est a organisé un service à grande vitesse entre Paris, Munich, Vienne, les escales du bas Danube, Odessa et Constantinople.

Cet itinéraire offre au voyageur l'avantage d'une courte traversée par mer, soit quinze heures seulement. De plus, il peut visiter Stuttgart, Munich, Salzbourg, Vienne, et le voyage en bateau à vapeur de Bazias à la mer Noire lui permet d'admirer la magnifique et historique vallée que baignent les eaux du Danube.

Le voyageur qui voudra se rendre directement à Constantinople devra partir de Paris à 8 h. 35 du soir, le mardi, le jeudi ou le samedi, et, quelques heures après son arrivée à Vienne, il trouvera un train qui correspond à Bazias avec les bateaux à vapeur du Danube. De cette manière, le trajet de Paris à Constantinople se fait en moins de cinq jours.

Le prix des places, déjà réduit, a été considérablement abaissé depuis l'ouverture du chemin de fer de Rustchuck à Varna.

M. V.



FRANCE. — Le château et l'établissement thermal de Pierrefonds (Oise).

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

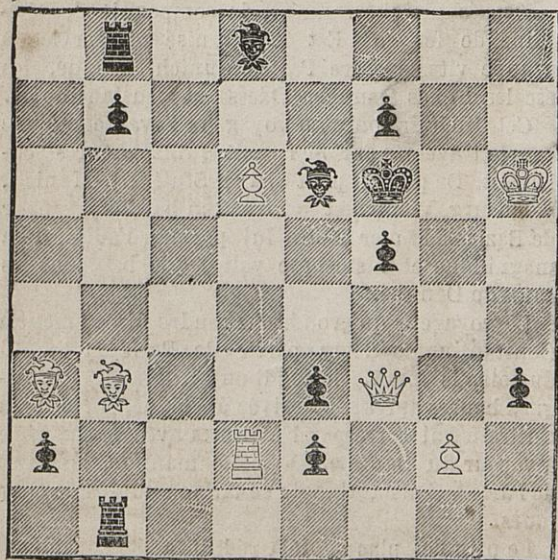
Coûte 2 fr. par an. Il est envoyé gratuitement pendant un mois à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie, 1, rue du Dix-Décembre.

Le beau drame de MM. Jules Amigues et Desbouts: *Maurice de Saxe*, dont le succès au Théâtre-Français s'affirme à chaque nouvelle représentation, vient de paraître à la librairie E. Lachaud, 4, place du Théâtre-Français, à Paris. — Prix franco: 4 fr.

ECHECS

PROBLÈME N° 336

COMPOSÉ PAR M. MAX WILKE, DE LEIPZIK.



Les blancs ont mat en quatre coups.

Solution du problème n° 334.

- 1. F 8 CR
- 2. F pr. P
- 3. C 6 R ou F 5 R, échec et mat.

- 1 P pr. D (A)
- 2. ad libitum.

(A)

2. D pr. PF, échec
3. F, mat.

Solutions justes: MM. Quéval, à Fauville; Stiemnon de Meurs, à Liège; café Campanaud, à Perpignan; André de Dercier, à Saujon; Gérard Saturnin, à Saint-Cermain-Lémbron; Alfred Gautier, à Vierzon; L. Chersia, à Bastia; Louis, Sosthène Mussay, à Bordeaux; L. de Croze, à Marseille; Am. de Saint-Cyr, à Lyon; Roche, Debionne et Chabal, officiers au 57^e de ligne, à Verdun; J. B. Laffitte, à Hagetmau; L. Vié, à Sigean; docteur Radat, à Raon-l'Étapes; Emile Frau, Henry Frau, à Lyon; café Verdier, à Bordeaux; Chauveau, café Hollandais; Poisson, à Chavannes.

Autres solutions justes du problème 333: MM. J. B. Laffitte, à Hagetmau; Charles Daliphard, à Rouen; Alfred Gautier, à Vierzon; L. Chersia, à Bastia; café Verdier, à Bordeaux; H. Godeck, à Monaco; Am. de Saint-Cyr, à Lyon; café du Petit-Ivry.

PAUL JOURNOUD.

A NOS ABONNÉS

CARTE PLÉBISCITAIRE DE L'EMPIRE FRANÇAIS, présentant, par des teintes graduées, pour tous les départements, les résultats relatifs des plébiscites de 1848, 1851, 1852 et 1870.

Magnifique gravure sur fort papier grand jésus, 50 centimes.

Pour recevoir franco cette carte, adresser 50 c. en timbres-poste à l'administrateur du *Monde illustré*, 13, quai Voltaire, à Paris.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat. Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

DE LA

Librairie E. LACHAUD, 4, p. du Théâtre-Français à Paris

Le concile du Vatican et la Société moderne. Un vol. in-8°. — Prix, 4 fr.

Etude sur l'affaire de la machine infernale du 3 nivôse, an IX, par M. A. de M.. — Un vol. in-18. — Prix, 1 fr. 50.

Les mystères de la nature dévoilés. Existence de Dieu et fatalisme, par M. Alexandre. Un vol. in-18. — Prix 2 fr.

Dartres, rougeurs, boutons, feux ferrés, eczéma, et toute autre maladie de la peau, fût-elle réputée incurable, guéris sans corrosif par la lotion du D^r Owilck. Envoi franco de la brochure, 11, place de la Bourse.

RÉBUS



SUF



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Que de statues dans quelques-unes de nos cathédrales! 6,000 à celle de Chartres, 3,000 à celle de Reims, 1,200 à celle de Paris.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.